Document généré le 24 avr. 2024 16:54

Québec français

Je lis, tu lis, nous lisons, ils lisent…

Godelieve De Koninck

Numéro 145, printemps 2007

URI : https://id.erudit.org/iderudit/47298ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

De Koninck, G. (2007). Je lis, tu lis, nous lisons, ils lisent…. *Québec français*, (145), 2–25.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

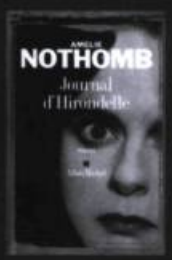
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

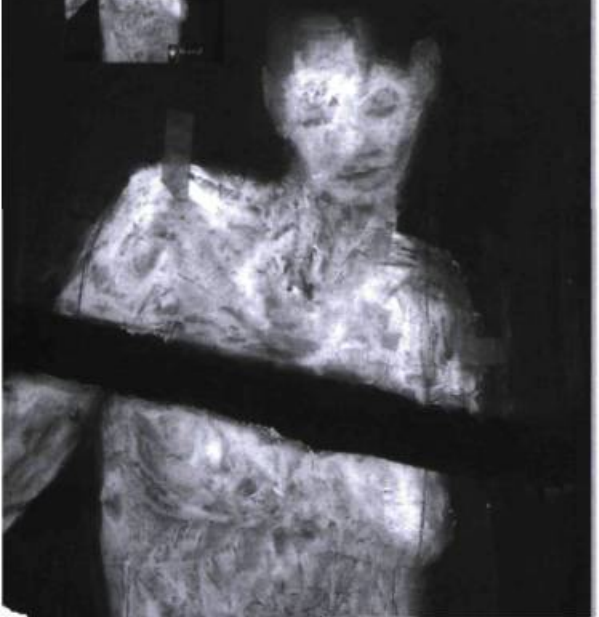
Québec français 145 PRINTEMPS 2007

PRIX
GONCOURT
GRAND PRIX DU ROMAN
DE L'ACADEMIE FRANÇAISE
2006



NOUVEAUTÉS

ALBUM MARIE-ANDRÉE BEAUDET *Album Miron* **BIOGRAPHIE** MARGUERITE PAULIN *Jacques Ferron. Le médecin, le politique et l'écrivain* **CONTE** MAXENCE FERMINE *Le labyrinthe du temps* • RONALD LAROCQUE *L'homme qui lisait dans les mamelons et autres contes de l'émotion* **ESSAI** JEAN-PHILIPPE WARREN *Mémoires d'un avenir. Dix utopies qui ont forgé le Québec* • DANIELLE LAURIN *Duras, l'impossible* • DANIELLE LAURIN *Lettres à Marguerite Duras* **ÉTUDE** MARCEL TRUDEL *Mythes et réalités dans l'histoire du Québec* **MANUEL** GÉRARD-RAYMOND ROY et MARIO DÉSILETS *Grammaire pour comprendre la phrase et les accords* **NOUVELLE** LAURIE COLWIN *Rien que du bonheur* • ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT *Odette Toulemonde et autres histoires* **ROMAN** JEAN-PIERRE APRIL *Les ensauvagés* • NEIL BISSOONDATH *La clameur des ténèbres* • FULVIO CACCIA *Le secret* • ALAIN CLICHE *Accro vinyle* • Normand Corbeil *Ma reine* • FRANÇOIS X CÔTÉ *Slash* • ANGELA COZEA *Interruptions définitives* • DOMINIQUE DEMERS *Pour rallumer les étoiles* • FRANÇOIS DESALLIERS *Un été en banlieue* • FRÉDÉRICK DURAND *Au carrefour des 3 éclipses* • NICOLAS FARGUES *J'étais derrière toi* • ALICE FERNEY *Les autres* • MARIE-SISSI LABRÈCHE *La lune dans un HLM* • MICHEL LECLERC *Le promeneur d'Afrique* • LINDA LEROUX *Un kaléidoscope au cœur* • JONATHAN LITTELL *Les Bienveillantes* • JACQUES MARCHAND *Un petit gros au bal des taciturnes* • BERNARD MARCOUX *L'arrière petite-fille de Madame Bovary* • AMÉLIE NOTHOMB *Journal d'Hirondelle* • ALAIN RAIMBAULT *Roman et Anna* • LOUIS-BERNARD ROBITAILLE *Long Beach* • JOSÉ SARAMAGO *La lucidité* • DANIÈLE SIMPSON *Solos* • Marie-José THÉRIAULT *Obscènes tendresses* **THÉÂTRE** SUZANNE LEBEAU *Souliers de sable* • WAJDI MOUAWAD *Forêts*



ÉDITORIAL

Québec français et la nouvelle orthographe
Aurélien Boivin

AQPF

24 Je lis, tu lis, nous lisons, ils lisent...
Godelieve De Koninck

POINT DE VUE

26 Du bruit dans le ronflement des consensus
Jean-Pierre Mercier

HUMEUR

28 L'art de l'accommodement
Gilles Perron

LITTÉRATURE
La littérature québécoise de 1970 à nos jours

29 Présentation
Chantale Gingras

30 Moi. Moi. Moi. Au fil des mois. Le roman québécois postmoderne : de la collectivité à l'individualité
Chantale Gingras

35 Poésie. L'invention d'un paysage
Alexandre Drolet

40 La dramaturgie des années 80. Premières traces
Caroline Garand

43 Quelle littérature migrante ?
Hans-Jürgen Greif

47 Répandre la bonne nouvelle. L'affirmation du fantastique au Québec depuis 1970
Steve Laflamme

50 La littérature de jeunesse de 1970 à aujourd'hui. Relance, expérimentation et établissement d'une littérature
Marie Fradette

54 La chanson québécoise. De l'*Osstidcho* à aujourd'hui
Gilles Perron

57 Le renouveau du conte
Ronald Larocque

DIDACTIQUE

D'une pierre trois coups. Intégrer les trois compétences en français

61 Présentation
Martine Brunet et Raphaël Riente

62 À chacun son *Zloukch* ! Quelques articulations productives entre l'oral et l'écrit
Brayen Lachance et Réal Bergeron

66 L'art de résumer un texte
François Lentz

69 Pourquoi lire à haute voix en classe et comment le faire ?
Marie Dupin de Saint-André, Isabelle Montésinos-Gelet et Marie-France Morin

71 La lecture subjective
Gérard Langlade

HORS DOSSIER

73 Le système scolaire québécois. Petit guide à l'intention de nos élèves immigrants et de leurs parents
Ginette Leroux

CAHIERS PRATIQUES 157 • 158 • 159 • 160 • 161

75 Au préscolaire avec Louna
Francine Giroux, Stéphanie Poulin et Hélène Giroux

77 Je conçois un mini-livre
Martine Brunet

79 Lire l'album jeunesse. L'exemple du *Zloukch*
Brayen Lachance et Réal Bergeron

85 Le cercle de lecture
Andrée Pichette

91 La ronde des points de vue : quelle aventure !
Marlène Lebrun

CHRONIQUES

FICHE DE LECTURE

95 *Le temps des Galarneau* ou le bilan de l'existence
Aurélien Boivin

CHANSON

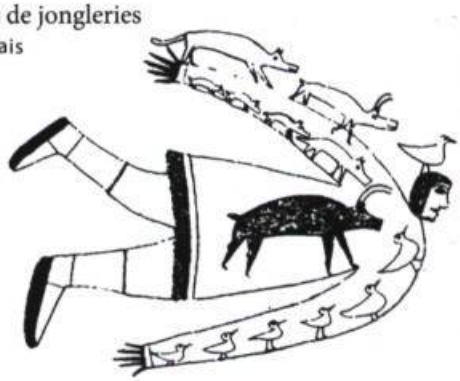
99 Les petits bonheurs
Gilles Perron

CINÉMA

101 *Le parfum. Histoire d'un meurtrier* Le nez qui voque
Chantale Gingras

HISTOIRES DE MOTS

104 Histoires de jongleries
Suzelle Blais



LITTÉRATURE DE JEUNESSE

107 Famille, famille quand tu nous tiens !
Isabelle L'Italien-Savard

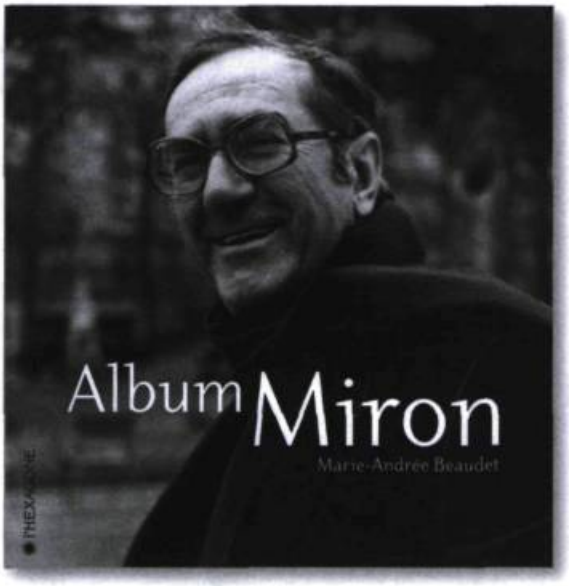
ENTREVUE

110 Comment Martine Latulippe a écrit certains de ses livres
Monique Noël-Gaudreault

FICHE DE LECTURE JEUNESSE

112 *À fleur de peau* de Martine Latulippe
Martine Brunet

Illustration : Fanny (tirée de *Le Zloukch*, Dominique Demers, Les 400 coups, 2003)



ALBUM

MARIE-ANDRÉE BEAUDET
Album Miron
L'Hexagone, Montréal
2006, 212 pages

On parcourt l'*Album Miron* comme s'il était un musée, à son rythme, pour le simple plaisir de l'œil, pour flâner et rêver d'une photo à l'autre, ou plus savamment, quand on connaît l'œuvre, pour relier des fragments de textes évoqués à l'écrivain, homme ainsi une fois de plus rapaillé. Resoudé aux siens, les Servais, les Michaudville dit Raymond, les Miron, faiseurs du pays, de paysages et de maisons, s'en va l'homme-écrivain malgré lui, au fil des chapitres, ceux de la matrice de l'enfance, de l'exil de son nord, du Montréal « hangar » et lieu de « vécriture », de Paris-poumon-d'air, du retour dans l'espace de la militance du québécanthrope, des voyages ailleurs et vers soi-même dans l'architecture des amitiés. Jusqu'à la fin du parcours de vie, dernière station, quand l'homme-poète du désespoir (Jean-Claude Rinfret, artéfact 91), après Gérald Godin, Jacques Ferron, Pauline Julien et tant de visages de notre histoire sociale et littéraire, part « à [s]on tour pour longtemps» (p. 136). Nous faisant orphelins d'une présence référentielle.

Que voilà un beau livre, ouvert à des niveaux de lectures, digne de l'éditeur qui apprit beaucoup de Roland Giguère, et qu'on parcourt avec tellement d'émotion mais aussi avec nostalgie parce que, s'il parle essentiellement de Miron, il parle aussi de nous, démarcheurs de l'espérance et de la poésie – comme dans cette photo 203, digne du Bunuel de *La voie lacté* –, suivant en cela le harangueur du grand projet encore avorté d'un pays qui a fait, et défait tout à la fois, le petit-fils « du noir analphabète ». À travers toute cette « confrérie » (pièce 125) des amitiés et des amours, ces dernières peu évoquées, au-delà d'une œuvre brève, dense et puissante, multidirectionnelle, anthropoétique, fixée en musique, en essai et en arts graphiques, il reste l'homme seul, enfant au « regard blessé » (pièces 10 et 11), homme fraternel, rongé de l'angoisse du poème travaillé (pièces 92-93), bouc émissaire de la tristesse dans la vie agonique (pièce 127), si certain des motifs de sa lutte en compagnonnage, énigmatique dans l'au-delà de sa mort, voulant son corps gisant « dans sa langue », auprès des siens, en même temps qu'il se dit « enterré nulle part ° comme le vent » (« Stèle » des *Poèmes épars*). Ce vent rejoint-il ces vers polyvalents, parmi les plus reformulés de son œuvre : « Vents de rendez-vous [...] ° vents telluriques, vents de l'âme, vents universels ° vents ameutez-vous, et de vos bras de fleuve ensemble ° *enserrez son visage* de peuple abîmé, redonnez-lui la chaleur » (« Héritage de la tristesse », version 1970).

Il faut savoir gré à Marie-Andrée Beaudet, témoin habilitée à rendre signifiants des objets, des photos, recourant parfois à des fragments de textes, juste ce qu'il faut pour souligner des pistes possibles d'exégèse, d'avoir su donner son poids à des documents et objets d'archives, d'avoir suggéré en fin de compte jusqu'à quel point la communauté littéraire autour de Miron avait fait avec lui l'avancée moderne de nos lettres. Une littérature d'un pays sans pays ! Recevant le prix David en 1983, Miron disait qu'il nous appartenait de laisser cette littérature devenir évanescente ou de la voir enfin prise en compte dans les manuels d'histoire. Est-ce pourquoi, pour le Jean Corbo de Miron, le «vent tonnait et cognait [...] dans les entonnoirs de l'espérance » (Poème « Le camarade», p. 121).

ANDRÉ GAULIN

BIOGRAPHIE

MARGUERITE PAULIN
Jacques Ferron. Le médecin, le politique et l'écrivain
XYZ éditeur, Montréal
2006, 165 pages.
(Collection « Les grandes figures »)

L'intérêt de cette biographie de Paulin tient pour une grande part à sa structure. Alors que la biographie traditionnelle se base sur un enchaînement strictement chronologique d'événements, celle de Paulin se distingue en fragmentant sa présentation de la vie de Ferron, ce qui permet de dépeindre la complexité du caractère de l'auteur. Le livre s'ouvre sur un événement-clé, soit celui où Ferron, après avoir été démobilisé de l'armée canadienne, choisit de s'installer en Gaspésie, où il occupe le poste de médecin à domicile. C'est à ce moment que celui qui deviendra plus tard l'Éminence de la grande corne découvre la misère humaine, au contact de laquelle naît son désir de devenir écrivain. Il commence à rédiger des contes et des récits dans lesquels il peint l'humanité fragile qui peuple alors la ville de Gaspé, et sa correspondance s'étoffe d'observations et de commentaires sur la situation des Canadiens français. L'auteure enchaîne ensuite, sans véritable souci chronologique, des chapitres portant sur l'enfance de Ferron, sur la mort de sa mère, sur ses études – d'abord au collège Jean-de-Brébeuf, puis à L'Assomption, puis à la Faculté de médecine de l'université Laval – et sur son établissement comme médecin à Ville-Jacques-Cartier (le faubourg de Montréal qui deviendra rapidement le décor imaginaire de ses récits). Dans cette première série de fragments, Paulin met surtout l'accent sur la formation de l'homme, sur son apprentissage, alors que, dans la seconde, elle nous présente un écrivain établi, en proie à une relation complexe avec l'écriture et l'engagement politique. On découvre notamment que Ferron n'était pas du tout à l'aise avec le rôle de maître à penser que lui imposait toute une génération de jeunes intellectuels québécois ; on le voit, confronté à l'impossibilité grandissante d'écrire, se désenchanter progressivement de la scène littéraire. Seuls traits de lumière dans une existence qui s'assombrit de plus en plus : les divers engagements politiques (culminant avec la crise d'Octobre et ses répercussions) et la décision d'aller travailler comme médecin à l'hôpital psychiatrique Saint-Jean-de-Dieu.

Dans l'ensemble, cette courte biographie fragmentaire réussit à donner un bel aperçu de l'existence complexe et tumultueuse de Ferron, sans toutefois tomber dans les clichés ou les généralités. Mais ce n'est qu'en le refermant que l'on se rend compte de la réussite de ce petit livre, puisque aussitôt après l'avoir terminé, on ne peut résister à l'envie de se ruer vers la bibliothèque la plus proche pour y emprunter *Les confitures de coings* et (re)découvrir l'univers tordu de ce géant des lettres québécoises que fut Jacques Ferron.

SIMON LACHANCE-PAQUET

CONTE

MAXENCE FERMINE
Le labyrinthe du temps
Editions Albin Michel, Paris
2006, 248 pages

Maxence Fermine nous offre un conte à l'échelle d'un roman, où les époques et les cultures se côtoient. Le conte fantastique permet en effet à Fermine d'embarquer son lecteur dans un univers composite, où la diversité spatio-temporelle entremêle de façon plaisante les époques, les langues et les cultures.

Le labyrinthe du temps porte bien son nom : Vassili Evangelisto, religieux russe, quitte son pays au début du XIXe siècle pour échouer sur une île mystérieuse, qui s'est endormie à l'époque hellénistique. Elle sortira de la torpeur pour reprendre sa place au sein du monde réel et moderne au milieu de XXe siècle. Le temps de l'île est soumis à la clepsydre du village. L'horloge hydraulique n'en fait qu'à sa tête et dérègle infatigablement le cour normal du temps, influençant les habitants, sans que ceux-ci s'en aperçoivent.

Vassili est en possession d'un mystérieux coffret en bois, auquel est attaché la légende orientale de Tahar le Sage. À celui qui découvrira l'énigme du coffret sera révélé le trésor de vérité. Cependant, Vassili n'est détenteur que d'un des trois coffrets, les deux autres étant indispensables au processus de découverte. Trois coffrets à retrouver et à ouvrir, avec sept serrures chacun. Un véritable casse-tête pour celui qui entreprend d'élucider l'énigme. La menace de la folie et de la mort est à l'affût de Vassili. Le travail de recherche des codes de la serrure est en effet si ensorcelant qu'il finit même par absorber les forces vitales du Vieil homme. D'autres prendront le relais de Vassili, sans grand succès.

Des naufrages à répétition enrichissent l'île de nouveaux habitants et, avec eux, de nouvelles intrigues. L'arrivée du général Mendoza et du capitaine Spyros Parga permet de réunir les trois coffrets. Cependant rien n'est encore gagné pour les trois hommes. Une relation d'interdépendance et d'amitié s'établit entre eux. Pourtant, les trois hommes sont enfermés dans leur solitude et dans leur quête du bonheur. Vassili tombe dans un coma profond, Mendoza perd sa fille et sa femme et vit dans le passé, Parga finit miraculeusement par s'échapper de l'île d'où personne ne peut partir. C'est finalement au réveil de Vassili que le trésor de vérité sera découvert.

Des épreuves ardues attendent ces trois personnages, retardant ainsi inlassablement le moment de la délivrance. Leur personnalité, leurs désirs, leur résistance sont mis à l'épreuve par les étonnants caprices du temps.

Histoires d'amours interdites, révoltes du peuple de l'île, assassinats, événements mystérieux viennent enrichir le conte, de manière à amplifier son rayonnement. Plus qu'un simple conte, *Le labyrinthe du temps* est une véritable symphonie d'inventions romanesques, de philosophie, d'échos aux cultures et aux civilisations antiques et modernes.

ELSA RIOUALL

RONALD LAROCQUE
L'homme qui lisait dans les mamelons et autres contes de l'émotion
Planète rebelle, Montréal
2006, 92 pages + CD
(Collection « Paroles »)

Professeur de littérature au cégep de Saint-Hyacinthe, nouvelliste (*Sept mémoires*, Planète rebelle, 2000, *Galapagos* et *Zestes*, Le trottoir branlant, 1990, 1976), Ronald Larocque est devenu l'un des conteurs les plus littéraires à publier chez Planète rebelle. Chez lui, la langue est épurée, recherchée par endroits, voire souvent poétique, loin du langage populaire qu'utilisent plusieurs de ses collègues conteurs qui ont, avec lui, participé à ce que l'on appelle au Québec le grand mouvement du « renouveau du conte ». À preuve ce passage de « L'apparition », qui raconte la première visite du narrateur chez les parents d'Angine, sa copine d'alors, qui n'a fait que passer dans sa vie : « Nous remontions la route, rivière grise prise aux rets du soir. De dansantes lucioles blanches nous tentaient dans le noir, tiraient nos pas vers les maisons. Nous les rattrapions pour aussitôt les perdre, sucés par de nouvelles. Grand voyage par leurs lueurs, comme affranchis du temps » (p. 39). Ce conteur, on le reconnaît à sa manière et à son style, ainsi que le confesse le narrateur du premier texte, qui tente de rejoindre dans l'intimité son lecteur, comme Larocque tente de rejoindre ses auditeurs en les faisant participer à la délivrance du conte (« Le conte de la goutte »).

Les séparations, chez Larocque, sont nombreuses, les amours, souvent déçues, envolées, perdues (« Je bruxe », « Elsa », « L'histoire de Bouba »…). La marcheuse (« Rue Principale ») ne s'arrête jamais, véritable étrangère dans son village, microcosme du vaste monde où l'indifférence et la solitude règnent. Le conteur s'inspire encore des nombreux voyages qui l'ont mené sur les quatre continents. « La femme aux pieds froids » se déroule en Amérique du Sud et met en scène une jeune fille qui vivait heureuse avec ses parents, de simples et pauvres paysans, dans ses montagnes équatoriennes. Son bonheur s'envole, comme son sourire, le jour où son père, le chef, qui se dit lui-même macho, accepte la proposition du gouvernement et décide d'aller s'installer plus bas, en bordure de la mer, confiant de mieux faire vivre sa progéniture. Privée de ses paysages et de ses amis, la jeune fille ne parvient plus à se réchauffer les pieds. Il faudra un miracle pour lui redonner le goût de vivre. Dans « L'histoire de Bouda », qui se déroule au Sud, un homme est leurré par la femme aimée et se venge de belle façon avant de mourir. Il pensa alors à sa maîtresse traîtresse en montant sur le gibet. « Son sang a afflué dans son sexe qui se dressa… Et à l'instant même de sa dernière jouissance, dans cette dernière seconde où sa vie le quittait, Bouda repensa à Éva… et il la désira… » (p. 89). Quant à la petite goutte d'eau (« L'histoire de la goutte »), elle rêve de partir à la conquête du monde pour vérifier les dires des vieilles gouttes expérimentées qui ont, elles, beaucoup voyagé et beaucoup vu.

Le conteur puise encore son inspiration dans le simple quotidien, le sien ou celui des autres. Il a connu un homme qui, du jour au lendemain, est devenu *mamolonnologue*, dans le conte éponyme, et qui était capable de lire le bonheur, uniquement le bonheur, non pas dans les feuilles de thé ni dans les cartes, mais dans… les mamelons qu'ils se faisait un devoir (et un plaisir ?) de presser habilement de ses doigts agiles, d'ausculter doucement, de caresser avidement, sensuellement, quand ses patientes, accourues de tous les continents, venaient se faire lire leur bonheur.

Les contes de Larocque disent non sans émotion et sensualité, parfois avec humour, les difficultés, les peines, les joies, les désirs des personnages qu'il emprunte au quotidien et à qui il redonne vie pour le plaisir de nos yeux et de nos… oreilles. À lire, à écouter et à méditer, car le conteur se fait encore philosophe.

AURÉLIEN BOIVIN

ESSAI

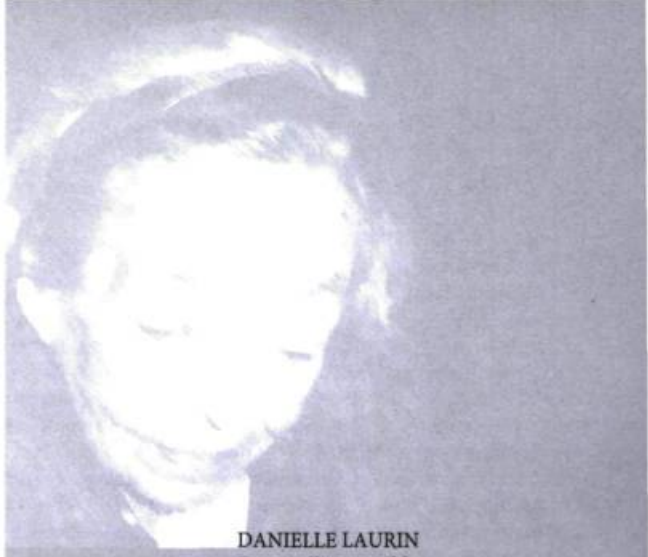
JEAN-PHILIPPE WARREN [dir.]
Mémoires d'un avenir. Dix utopies qui ont forgé le Québec
Nota Bene, Québec, 2006, 140 pages
(Collection « Québécanthrope »)

Ce petit collectif réunit une série d'articles parus dans une série estivale du journal *Le Devoir*, laquelle avait pour objectif de faire connaître les projets et les idéaux de quelques personnages majeurs de l'histoire québécoise. Les diverses personnalités sur lesquelles portent ces articles n'étaient pas des rêveurs isolés ou des constructeurs de sociétés imaginaires – comme pourrait le laisser entendre, à tort, le terme d'utopie – mais bien des hommes et des femmes pragmatiques, c'est-à-dire dont les objectifs, aussi difficiles à atteindre fussent-ils, étaient profondément liés à l'amélioration concrète de la société québécoise.

L'ouvrage nous propose un tour d'horizon, une présentation variée et résolument sans parti pris pour les idées ou les réalisations de ces hommes et de ces femmes qui ont contribué, de près ou de loin, et parfois même sans le savoir, à jeter les fondements de notre pensée éthique et, partant de là, de notre société. Quelques articles permettent de voir d'un œil nouveau certains des personnages les plus connus de l'histoire du Québec (l'on pense ici à Louis-Joseph Papineau, à Marie de l'Incarnation ou au Curé Labelle) ; d'autres nous font découvrir des individus plus obscurs, plutôt méconnus, mais qui, par leurs réalisations, ont profondément marqué notre société. On est ainsi témoin des nombreuses et tragiques luttes qu'a conduites Nicolas Vincent, grand chef de la nation Huronne-Wendat de 1810 à 1844, afin de faire reconnaître à l'Angleterre l'importance de son peuple pour la prospérité du Canada ; on découvre les racines du féminisme avec les combats menés par Éva Circé-Côté, polémiste, visionnaire et fondatrice de la Bibliothèque technique de Montréal, l'ancêtre de la Grande bibliothèque ; on apprend que l'un des premiers promoteurs et avocats de la sociale-démocratie pratiquée aujourd'hui dans notre société était un Ontarien du nom de Frank Scott (lequel, par ailleurs, était également la cible des railleries de Jacques Ferron) ; et c'est avec plaisir que l'on suit les dérives situationnistes de Patrick Straram, qui a tenté d'implanter les théories révolutionnaires de Guy Debord au Québec. Marie Gérin-Lajoie, Lionel Groulx et Marcel Rioux viennent compléter ce livre-panthéon, auquel ont participé une dizaine de spécialistes provenant de milieux aussi divers que la philosophie, la science politique, l'histoire, l'anthropologie et la géographie. C'est dire l'ampleur du territoire couvert par ce petit ouvrage, dans lequel on rêve d'un avenir meilleur pour les Premières Nations, on assiste au projet colossal de la colonisation du nord du Québec, on est témoin de la naissance du féminisme et on voit les premiers balbutiements d'une nation encore à faire.

En somme, à la suite de la lecture de ce collectif, on pourra oser avancer que l'histoire du Québec a été forgée par une série d'utopies, mises de l'avant par des visionnaires ou des rêveurs. Quelques-unes d'entre elles ont réussi à se concrétiser et à s'implanter dans notre société, mais un bon nombre sont toutefois demeurées à l'état de projets, de beaux rêves. Face à ces dernières, on ne peut s'empêcher d'imaginer une série d'avenirs possibles pour le Québec, et l'on se rend compte que ce petit collectif d'articles réussit à faire ce que les meilleurs livres font : donner matière au rêve et à l'imagination.

SIMON LACHANCE-PAQUET



DANIELLE LAURIN
Duras, l'impossible
Varia, Montréal
2006, 102 pages

La couverture de ce petit livre affiche en gros plan une émouvante photo du visage de Marguerite Duras, celui qu'elle revendique au début de *L'amant*, plus « dévasté » et plus « détruit » encore. Ses yeux baissés ne nous regardent pas, elle semble absente, prête à se fondre dans le noir sur lequel elle se détache encore un peu. Indifférente au livre qui lui est entièrement consacré et qui raconte une vie avec Duras. Ce livre n'est pas une étude ni une fiction ; la quatrième de couverture déclare sans ambiguïté l'identité de l'auteure et de la narratrice : « Danielle Laurin raconte ici sa fascination pour Marguerite Duras, au-delà de la mort ».

C'est le récit d'une passion. Une passion pour Duras, née de la lecture de son roman le plus mystérieux, *Le ravissement de Lol V. Stein*. Les livres de Duras, on le sait, laissent rarement leurs lecteurs – et surtout leurs lectrices – indifférent(e)s. Comme le disait Françoise Faucher lors du passage de Marguerite Duras à Montréal, en 1981 : « C'est toujours dans un drôle d'état que l'on sort de la lecture de vos livres [...] ou que l'on voudrait n'en jamais sortir ». La narratrice de ce récit autobiographique n'est jamais sortie de ce « drôle d'état », qui la rive à Duras depuis plus de trente ans.

La première phrase donne le ton : « Quand vous entrez dans ma vie, j'ai dix-neuf ans. Je ne sais pas qui je suis. Je veux mourir. Je ne meurs pas » (p. 7).

« Vous », destinataire du discours, c'est Marguerite Duras. L'histoire commence à « la fin des années 1970 » (p. 13). Un passé déjà très ancien par rapport au temps du récit, qu'on peut situer au début des années 2000. Mais l'usage permanent du présent nivelle la chronologie, tend à effacer la durée écoulée. Une jeune fille en pleine crise existentielle doublée d'une « peine » d'amour perdu, découvre *Le ravissement de Lol V. Stein* : « C'est la

révélation. Ce livre a été écrit pour moi. Par moi » (p. 14). « Je ne comprends pas bien ce qui m'arrive. Je ne comprends pas bien ce qui arrive dans le livre non plus, à vrai dire. Mais je suis Lol. Lol V. Stein » (p. 14).

Saisie de « vertige » (p. 17), elle veut tout savoir sur Duras, lit tous ses livres et les livres sur elle. Elle commence même une thèse sur « les liens entre la passion et le politique », un sujet impossible qu'elle abandonnera.

De sa vie personnelle, elle ne dit presque rien. Sa vraie vie, c'est Duras. « J'écris comme vous, je pense comme vous, je vis à travers vous » (p. 15). Mais la passion – certainement entretenue par l'absence de son objet – reste quand même une frustration. « Je veux vous voir, vous » (p. 15), écrit-elle. Mais ce désir-là ne sera jamais satisfait : elle ne verra jamais Marguerite Duras. Ses lettres resteront sans réponse. Et quand enfin elle se trouve à Paris, grâce à une petite bourse (on est en 1993), c'est seulement sa voix qu'elle entend au téléphone, une voix déjà « d'outre-tombe » (p. 33). Personne de l'entourage de Duras ne consent à la recevoir, sauf… François Mitterrand, qui lui accorde un long entretien. À son deuxième voyage, il est trop tard. Elle se trouve devant un cercueil fermé à l'église Saint-Germain-des-Prés. Mais la mort de Duras n'arrête pas la passion fascinée. Laurin rencontrera Outah, le fils de Marguerite Duras, Dionys Mascolo, Jean Marc Turine, Michèle Manceaux et même, au Vietnam, une vieille Vietnamienne toute plissée qui se souvient de Marguerite Duras. Elle raconte aussi ses deux rencontres avec Yann Andréa, dont l'histoire ressemble à la sienne. Dans le chapitre intitulé « Le rescapé », il vient de publier un livre qui, dit-il « l'a sauvé » (p. 86). Mais il a encore « le visage bouffi, le regard fuyant ». Dans « L'immortalité », l'avant-dernier chapitre, il est joyeux et souriant et ses derniers mots auraient pu conclure le livre : « Voyez comme elle est toujours là, partout, vivante ».

Pour raconter son histoire, Laurin s'est approprié le style et le rythme de Duras dans *L'amant* : « Que je vous dise encore. J'ai quinze ans et demi. C'est le passage d'un bac sur le Mékong » (*L'amant*, p. 11). De Duras, elle tient aussi la composition (ou décomposition) par fragments qui, chez elle, ont des titres : de « La peine » à « La dette », en passant par « Le ravissement », « L'ignorance », « L'amour », « L'absence », « La mort », mais aussi « L'immortalité ». Comme son idole, elle use de phrases simples, très courtes, souvent nominales et juxtaposées.

Mais cette forme de « plagiat » me semble très réussie. Très adaptée à cette histoire qui frôle souvent la folie. Certains pourraient, à la suite de Kristeva, utiliser ce livre pour plaider à charge contre Duras et les dangers de son écriture dévoratrice et non cathartique. Il est vrai qu'il s'agit bien d'une dépendance. Mais Danielle Laurin, même au plus fort de son envoûtement, conserve une grande lucidité : « J'ai des éclairs de conscience parfois. J'ai conscience que c'est trop » (p. 17). Et l'on notera qu'elle n'idéalise nullement l'objet de sa passion. Elle n'ignore pas ses excès de langage, son goût pour la provocation, « sa façon de porter des jugements définitifs sur tout et sur n'importe quoi » (p. 23).

Et son dernier chapitre, « La dette », dresse un bilan finalement positif de cette histoire de déraison : « Je n'ai pas du tout l'impression d'écrire à une morte. […] Je vous dois de ne pas être morte à dix-neuf ans. C'est ce que je crois. Je vous dois la vie, et le reste ensuite. Mes passions folles, mes enfants, mon homme, l'amour, le fleuve Saint Laurent devant moi, tout ce que j'aurais manqué. Voilà » (p. 96).

MADELEINE BORGOMANO

DANIELLE LAURIN [éd.]
Lettres à Marguerite Duras
Varia, Montréal
2006, 176 pages

Marguerite Duras a été, ces temps derniers, la destinataire posthume d'un abondant courrier parti du Québec, où, semble-t-il, ce n'est pas sa mort qu'on commémore, mais sa survie qu'on entretient. En même temps qu'elle publiait sa longue missive personnelle, *Duras l'impossible*, Danielle Laurin a dirigé l'édition de ce recueil collectif de lettres posthumes à Marguerite Duras. Dans un bref avant-propos qui prend la forme d'une lettre, lui aussi, elle expose ses intentions : « Dix ans après votre disparition, nous ne vous avons pas oubliée. Nous, et tous les autres, les vivants, qui continuent de vous aimer, de vous lire ». À tous ceux-là, « écrivains, cinéastes, journalistes, acteurs, artistes… », venus du Québec, de France et de Belgique, elle a demandé d'écrire une lettre à Duras. Au total, vingt-cinq lettres nous sont offertes. Cette entreprise ressemble fort à celle de Catherine Rodgers, qui a abouti au numéro de mars 2006 du bulletin de la société des Amis de Marguerite Duras intitulé « Hommage à Marguerite Duras ».

Jean Mascolo, dit Outah, le fils de Marguerite Duras, n'a pas voulu écrire. Il a préféré envoyer pour le recueil quatre lettres de Marguerite Duras à Dionys Mascolo – son père – et à lui-même, et une réponse échangées en 1964, lors d'un voyage de Duras sur le paquebot France. Ces lettres ouvrent le livre, encadrées par quelques photos.

Jérôme Beaujour lui non plus n'a pas pu écrire « à quelqu'un qui était mort. » Tandis que Madeleine Gagnon fait du constat de fausseté de la lettre posthume la matière même de la lettre qu'elle écrit quand même à Marguerite Duras qui détestait le mensonge mais qui pourrait « retourner la mort comme un gant » (p. 38).

Il y a des lettres comme des poèmes. Ainsi celle de Denise Desautels, rythmée par une anaphore : « Duras. Vous écrire, errante ». Il en est d'autres en forme de scénario, telle la longue lettre de Fanny Ardant (p. 103-110), un montage où alternent citations de Duras et récit flou de la rencontre, à la Duras, d'un homme et d'une femme, dans un bar. Ceux qui furent des proches de Duras évoquent des souvenirs. Ainsi Edgar Morin raconte le temps de sa jeunesse quand, après la Libération, il a pur un temps habité chez Marguerite Duras, rue Saint Benoît, et qui disait d'elle qu'elle était « la reine des abeilles ».

Michèle Manceaux explique, à sa manière, les raisons de sa rupture avec Duras, après trente années d'amitié (p. 14). Jean Marc Turine rapporte un dialogue entre Duras et Mascolo, sous l'égide de leur fils Outah. Yann Andréa intitule son texte, qui n'est pas une lettre, « Dix ans après ». Il y raconte la mort de Duras, qu'il a failli partager, et sa propre résurrection. La fermeture de sa « parenthèse Duras ». « C'est magnifique, cette vie vouée à l'écriture, mais en même temps, il y a quelque chose d'effrayant. Moi, je n'ai pas envie de ça » (p. 154).

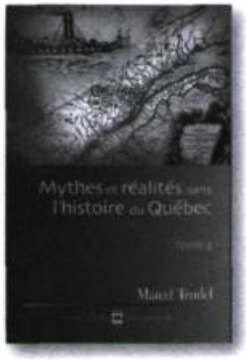
Toutes ces lettres attestent de la survivance de Duras : elle est « présente » dans la vie de ceux qui les ont écrites, intensément vivante. Une seule lettre, celle de Dominique Noguez, intitulée « Dure Duras », détonne. « Je voudrais dire sans ambages ce qu'il y avait – ou que j'ai cru voir – de négatif en [elle] ». Il lui reproche en particulier sa méchanceté et son « cirque » autour du mot « écrire », dont elle voulait s'assurer l'exclusivité. C'est une lettre agressive et violente, un véritable règlement de compte.

« Chère Marguerite », conclut Danielle Laurin dans son bref avant-propos, au-delà de la mort, vous nous ravissez encore ! »

MADELEINE BORGOMANO

ÉTUDE

MARCEL TRUDEL
Mythes et réalités dans l'histoire du Québec (tome 3)
Éditions Hurtubise HMH, Montréal
2006, 260 pages
(« Cahiers du Québec » : Histoire)



Dans ce troisième tome, Marcel Trudel poursuit sa mission d'étudier le quotidien des habitants de la Nouvelle-France. Son ouvrage est composé de 12 articles, écrits dans une langue simple et claire, présentant autant d'anecdotes sur l'histoire de nos ancêtres. L'historien étudie la vie des Amérindiens et des colons, depuis l'arrivée de ces derniers, et ce, jusqu'au début du XXe siècle. On y retrouve l'histoire de personnages connus, qu'on a retrouvés dans tous nos manuels scolaires d'histoires, considérés comme importants pour l'histoire du Canada, tels que Dollard des Ormeaux et François-Xavier Garneau. Ceux-ci sont ici étudiés sous un angle aussi original que surprenant. On observera, par exemple, la manière dont l'histoire de Dollard des Ormeaux a été amplifiée par de nombreux historiens qui, au fil du temps, en on fait le héros national que nous connaissons tous. Certains l'ont même présenté se faisant un escalier pour escalader une palissade avec les cadavres de ses ennemis !

Mais ce qui est encore plus intéressant, c'est qu'on s'attarde aussi aux aspects qui ne sont habituellement pas abordés dans les manuels d'histoire : ce mode de vie au quotidien, qui donne un visage concret à nos ancêtres, qui nous les rend plus humains. On ne se concentre pas sur les événements épiques, mais plutôt sur la vie de l'homme moyen d'autrefois. Parce que c'est aussi pertinent de savoir que le castor, mammifère aquatique que l'on mangeait, était considéré autant comme un poisson que comme un mammifère (et que par conséquent, on pouvait aussi s'en nourrir les jours où il fallait manger maigre) que de connaître les exploits de guerre des patriotes. Ces courts textes rendent l'histoire dynamique et captivante. On y apprend entre autres ce que les colons avaient dans leur assiette au quotidien, la façon dont ils payaient leur épicerie, le coût de la vie et la monnaie utilisée. Chaque texte aborde un thème et un angle d'approche différents, ce qui fait que les articles ne sont jamais monotones. Ceux-ci sont extrêmement bien documentés et accompagnés d'une bibliographie. Trudel termine d'ailleurs son recueil sur un court texte tout simple, où il raconte qu'avec les années il a vu l'évolution et le progrès de la technologie. Il nous explique de façon touchante qu'il est lui-même passé de l'ardoise à la plume, au stylo, à la dactylo puis, finalement, à l'ordinateur et ce, en moins d'une centaine d'années. Avec ce troisième tome, Trudel nous fait redécouvrir l'histoire du Québec et nous donne envie de nous replonger dans notre passé pour y retrouver des informations sur le mode de vie des générations qui nous ont précédés.

AUDREY LIZOTTE

MANUEL

GÉRARD-RAYMOND ROY
et MARIO DÉSILETS
Grammaire pour comprendre la phrase et les accords
Les didacticiels GRM, Sherbrooke
2005, 96 pages

Il existe peu d'ouvrages offrant aux enseignants du primaire et du secondaire un point de vue original, fonctionnel et condensé sur le système d'accord en français. L'ouvrage de Gérard-Raymond Roy et Mario Désilets est de ceux-là. Tout en respectant l'esprit du renouvellement grammatical, les deux auteurs ont trouvé moyen de faire œuvre originale en favorisant la réflexion grammaticale sur les groupes et leur fonction dans la phrase, de même que sur les accords intragroupes et intergroupes.

La structure de l'ouvrage est canonique. Après une réflexion sur les mots et l'accord, les auteurs abordent les connecteurs ou marqueurs de relation, puis la phrase, de même que les relations entre les groupes dans cette dernière. Les différents concepts sont analysés à l'aide d'exemples simples. On fournit à l'élève une démarche fondée sur l'observation, appuyée sur des procédures reconnues et aboutissant à la formulation d'une règle générale qui se présente souvent sous la forme d'un schéma.

Nous illustrerons ici la cohérence et la nouveauté de la démarche proposée à l'aide de quelques exemples. Ainsi, lorsqu'ils abordent les connecteurs, les auteurs font une distinction entre connecteurs textuels et connecteurs intergroupes. À l'intérieur de ces derniers, ils opposent les subordonnants à rôle unique (soit les prépositions) aux subordonnants à double rôle (soit les déterminants prépositionnels). Suit une analyse très détaillée de ces derniers déterminants, qui fait appel à des exemples minutieusement décortiqués, qui aideront l'élève dans ses productions écrites. Quant à la forme passive, les auteurs nous mettent en garde : la phrase dite passive est souvent une simple phrase déclarative de structure SVA où le supposé participe passé est en réalité un adjectif à fonction d'attribut, ce que l'on peut vérifier à l'aide de manipulations simples. Cette précision peut rendre l'élève plus attentif lorsqu'il s'agit de détecter des participes passés à accorder.

L'ouvrage présente le verbe de façon originale. D'entrée de jeu (p. 34), il est dit qu'il existe quatre structures du verbe, soit 1) la structure radical + désinence ; (2 la structure auxiliaire + participe passé ; (3 la structure coverbe + infinitif, du type « Lucie va devoir vivre toute seule », (4 et enfin la structure double-verbe, du type « On la voit revenir bien joyeuse ». Dans la partie sur les relations entre les groupes dans la phrase, ils insistent également sur deux types de « donneurs » importants, soit le CDSI (le complément direct sujet de l'infinitif), comme dans « Lise voit deux jeunes pousser sa moto » et le CISI (le complément indirect sujet de l'infinitif), comme dans « Lise dit à deux jeunes de pousser sa moto ».

Ces deux passages de l'ouvrage débouchent de façon logique sur ce qui constitue l'aspect le plus novateur de la démarche de Roy et Désilets, soit la figure de la page 76, qui représente les quatre structures du verbe dans la phrase, incluant les cas simples et complexes d'accord des participes passés. Au terme d'une démarche raisonnée basée sur l'observation de groupes verbaux comprenant ou non un infinitif et comptant ou non un complément direct, est présenté un tableau (p. 85) qui synthétise en une demi-page toutes les règles d'accord du participe passé.

Nous ne saurions trop recommander cet ouvrage, qui présente, sur le sujet des accords dans la phrase, une démarche simple et originale. Au besoin, les enseignants peuvent également se référer au logiciel « Le grammaticiel », des mêmes auteurs, qui permet de poursuivre la démarche, et consulter le site Internet www.dgrm.qc.ca.

MONIQUE LEBRUN

LAURIE COLWIN
Rien que du bonheur
Nouvelles traduites de l'américain
par Laurent Boury
Éditions Autrement Littérature
2006, 115 pages

Benno Moran se bourre de gâteaux surgelés devant la télé pendant l'absence de sa femme bio et anti-télé. Essie Beck participe à un concours pour devenir la femme la plus intelligente d'Amérique. Charlie Hartz, un homme d'affaires en difficulté, choisit Paradise Lane pour se tirer une balle dans la tête. La phobie des ragondins empoisonne la vie familiale de Max. Chaque jour il fait le guet au bord de la rivière pour assommer ces sales bêtes qui pourraient attaquer ses enfants. Un couple désemparé se sépare, renoue sans s'expliquer, puis cherche à se bâtir une vie « profondément merveilleuse ». Les chansons de Rad McClosky sont le remède qu'a choisi Patricia pour contrer l'ennui conjugal.

Voilà quelques-uns des personnages de ce sympathique recueil de huit nouvelles. L'auteure, Laurie Colwin, est une journaliste et écrivaine américaine, décédée en 1992, à l'âge de 48 ans, mais dont l'œuvre, fort populaire aux États-Unis, et traduite en français depuis 1999, continue de se rallier un large public. Ses univers fascinants, ses thèmes universels, autant que son écriture caustique et percutante, souvent émouvante et drôle, expliquent son succès de plus en plus grandissant.

CÉLINE CYR

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
Odette Toulemonde
et autres histoires
Paris, Albin Michel
2006, 288 pages

Éric-Emmanuel Schmitt est un écrivain authentique et chaleureux, comme on a pu récemment le constater, lors d'un entretien avec Stéphan Bureau. Docteur en philosophie, Schmitt préfère, comme Michel Tournier, la métaphore narrative – ou le récit métaphorique ! – à la réflexion abstraite. Il construit depuis une quinzaine d'années une œuvre personnelle, qui rejoint un grand public. Voilà donc un auteur comblé, qui accumule les succès autant en librairie que sur la scène.

Après le délicieux *Ma vie avec Mozart* (2005), Schmitt aborde la nouvelle pour la première fois, genre qu'il rapproche de l'aquarelle : « Il faut gâcher beaucoup de papier pour parvenir à en réussir une ». En voici huit bien ficelées, bien travaillées, car l'auteur connaît son métier.

Le thème principal du recueil est « la recherche du bonheur au féminin », pour reprendre la belle expression d'un critique. Des portraits de femmes se succèdent, des histoires de couples plus ou moins assortis, des destinées diverses et imprévisibles, puisque Schmitt avoue pratiquer la « nouvelle-destin ».

« L'intruse », sur fond de canicule, est une belle réussite, à situer entre Maupassant et Hitchcock. « Le faux », histoire rocambolesque d'un (vrai ou faux ?) Picasso présente des rebondissements ingénieux. Dans « Tout pour être heureuse », une femme découvre avec stupéfaction la double vie de son époux. « C'est un beau jour de pluie » décrit le cheminement d'une femme qui ne semble vivre que par procuration...

La nouvelle est abordée de façon classique et réaliste, une large place étant laissée à l'intériorité des personnages, à leurs antécédents ainsi qu'au dialogue. Aucune recherche formelle, si ce n'est le choix d'une langue soignée, toujours juste, au service de l'histoire, avec des trouvailles comme celle-ci : « Elle se dirigea vers la salle de bains avec la ferme intention de paresser dans la baignoire, et la molle idée de se suicider (p. 136) ». Les lecteurs seront ravis de retrouver une plume alerte, limpide, souvent spirituelle.

Ce recueil fut rédigé pendant le tournage d'un film réalisé par Schmitt lui-même et qui transposait en images la nouvelle éponyme. Or, c'est curieusement cette nouvelle, écrite d'après un scénario, qui déçoit avec ces personnages trop convenus : l'écrivain réputé et déprimé, le critique jaloux et blasé, l'attachée de presse aguichante... et Odette Toulemonde, optimiste à tous crins, dépositaire évidente du sens commun. La scène où celle-ci se transforme en Miss Marple pour faire la leçon à « toulemonde », justement, me paraît bien superflue : fallait-il que la morale de la fable soit explicite à ce point ? On apprécie que la nouvelle soit aussi un art de la suggestion.

Mais j'imagine que les lecteurs de Schmitt ne bouderont pas leur plaisir pour autant, et on ne saurait le leur reprocher.

ANDRÉ BERTHIAUME

MARIE-JEANNE MÉOULE
Les enfants de Manhattan
L'instant même, Québec
2006, 79 pages

Les enfants de Manhattan, ce sont sept personnages qui sont inspirés, si on croit la quatrième de couverture, des œuvres du peintre américain Edward Hopper. La lecture des nouvelles confirme le lien annoncé : les personnages y sont placés dans un moment de leur vie où, comme ceux des toiles de Hopper, ils regardent devant eux sans trop savoir ce qui les attend, nostalgiques d'un passé pourtant pas toujours heureux, mais auquel ils sont néanmoins attachés comme à une garantie d'existence.

Chaque nouvelle a pour titre un prénom qui évoque la diversité sur laquelle les États-Unis d'Amérique se sont édifiés : Eddy, Georgia, Natacha, Sonia, Hedda, Tom et Milena sont des enfants de Manhattan surtout parce que c'est là le lieu d'arrivée des immigrants, accueilli par la flamme

pleine de promesses de la statue de la Liberté. Le recueil s'ouvre avec l'histoire emblématique d'Eddy, le Mohawk qui, comme les siens, ne connaît pas le vertige et qui a participé à la construction des gratte-ciel new-yorkais jusqu'à ce qu'une chute le transforme en laveur de vitre. Il y a ensuite Georgia, qui revient chaque année de son pèlerinage dans le désert, sur les lieux de son bonheur passé ; puis Natacha, l'immigrée russe qui, peut-être, trouvera le sien dans le petit hôtel où elle travaille ; Sonia, en instance de divorce, qui retrouve une certaine sérénité dans une aventure inattendue avec un homme plus jeune ; Hedda, jeune photographe (avec Cartier-Bresson) et actrice (on coupe sa scène unique dans *Casablanca*), maintenant mariée et dont l'ambition est désormais d'avoir un enfant ; Tom, le détective-écrivain, qui mélange fiction et réalité. Et dans la dernière nouvelle, Milena, venue de Pologne dix-neuf ans plus tôt, prend un aller-simple pour New York, d'où elle s'embarque pour l'Europe. Alors que débute la Seconde Grande Guerre, elle estime que sa place est là-bas.

Cette Amérique d'autrefois que Marie-Jeanne Méoule décrit dans ces portraits et instantanés, c'est en même temps celle d'aujourd'hui. Les espoirs, les désillusions, les projets des personnages, l'auteure nous les livre dans la simplicité qui est aussi celle de leur vie.

GILLES PERRON

POÉSIE

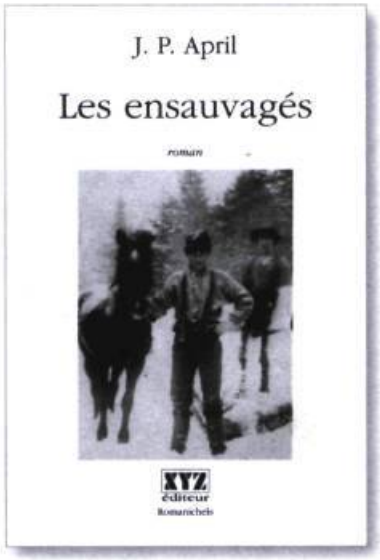
FERNAND DUREPOS
Les abattoirs de la grâce
L'Hexagone, Montréal
2006, 63 pages

Les sens sont mis sens dessus dessous dans *Les abattoirs de la grâce*, septième recueil de poésie de Fernand Durepos. Aucune majuscule, aucune virgule, aucun point : les poèmes s'enchaînent comme dans une longue expiration. Les mots, qui constituent parfois à eux seuls les vers, des mots qui cherchent à enlacer et à posséder le corps tant désiré de la femme aimée, sont des véritables secousses verbales. L'ivresse des sens, la violence du plaisir tournent à l'obsession. La poésie de Durepos est explosive : « Faire fièvre à te prendre contre le mur du son ° jusqu'à ce que je t'y laisse pantelante ° suspendue à tes anneaux de plaisir ». La jouissance voisine la mort, d'où peut-être le titre du recueil. Ce besoin de « jouir à la renverse » traduit un énorme et insatiable appétit de vivre que la femme aimée, trop lointaine, trop fuyante, ne satisfait pas : « Combien longtemps ° me reste-t-il à marcher tenace ° la trop longue distance à te dire ° tout le grave de l'itinérance ° où tu me tiens ». Ce « mur » dressé entre le poète et la femme, cette impossible communication verbale et corporelle enfonce le poète dans un état de profond désespoir où il n'a « que fruits morts à la place de la bouche ». Sentiment de perdition, de solitude, de lourdeur et de vide à la fois. Maladie du manque. Dégoût de « la laideur toujours là ». La femme devient un besoin vital pour ne pas se perdre soi-même, pour ne pas se retrouver seul face au vide, « le cœur en copeaux ».

Mais il y a toujours cet espoir « d'oser y croire encore », cette aspiration à « un *dernier vestige de sens capable de tout* tenir debout ». Une évolution dans les sentiments du poète se fait sentir à travers les trois parties qui composent le recueil (« Dans les tavernes de mon sang », « Mettre le désespoir en joue », et « L'assidue pratique du non-retour ») : le poète semble de plus en plus « ramené à la juste mesure du monde », dans la maturité d'un amour qui apaiserait enfin : « Tant de je ° pour en arriver à n'être plus que l'autre ° et aller de soi »...

Superbe recueil qui nous plonge dans la noirceur du désespoir et de la solitude. Il s'agit d'une poésie vivante qui, avec des mots chocs, agit sur le lecteur, l'ébranle, et lui fait ressentir tous les affres de la passion. Lire *Les abattoirs de la grâce*, c'est se retrouver seul avec soi-même, confronté à sa propre condition d'homme, avec la conscience du poids de la solitude, une solitude qui semble irréductible. Le lecteur se perd en lui-même sous l'impulsion du poète, lui-même « perdu dans les bas-fonds de soi ° comme au dernier étage du ciel », toujours entre-deux, entre l'ombre et la lumière, le désespoir et la force de « mettre le désespoir en joue ».

CANDY HOFFMANN



ROMAN

JEAN-PIERRE APRIL
Les ensauvagés
XYZ, Montréal
2006, 360 pages
(Collection « Romanichels »)

Dans son huitième, roman publié chez XYZ, *Les ensauvagés*, Jean-Pierre April s'attache à la question de l'identité. *Non seulement le romancier campe-t-il* son récit au lieu même et à l'époque de sa naissance, à Rivière-du-Loup en 1948, mais les personnages qu'il met en scène sont tous, chacun un peu plus, à la recherche d'eux-mêmes et de leurs origines.

Après la publication de sept romans de science-fiction, œuvres qui, comme *Spéculative-fiction*, projetaient leurs héros dans le futur, April plonge ici dans le passé québécois, au cœur de la Grande Noirceur, sous le règne de Duplessis.

La découverte de trois enfants sauvages et égarés à la gare de Rivière-du-Loup persuade le docteur Alexandre Paradis de se lancer à la recherche de l'identité de ces enfants des bois, dans la forêt du Témiscouata. Sous l'intention salvatrice du médecin semble se terrer une quête d'identité, car Alexandre sait qu'on lui a caché la vérité sur ses origines.

Dans les confins de ces bois, il découvre une famille d'ensauvagés qui s'expriment dans une langue incompréhensible. Raham, le père tyrannique, prétend porter en lui la parole de Yahvé. Élaï, sa fille, collectionne les oiseaux vivants en rêvant de les vendre un jour pour ainsi s'établir dans la civilisation. Quant à Zac, l'aîné, sa folie le pousse à s'accoupler à des ourses mortes et à s'enfouir dans leurs carcasses. Alexandre, aidé par sa jeune – et superbement sensuelle – nièce Vivianne, tente de comprendre leur langage pour mieux saisir d'où ils sont issus. Heureusement, la narration du récit, de par la multiplicité des points de vue qu'elle adopte, nous fera connaître un à un ces personnages en élucidant peu à peu l'étrange parenté qui les rassemble.

Le roman présente un amalgame parfait d'histoire, de suspense et de merveilleux dans un univers pourtant réaliste et sombre : celui de la Grande Noirceur. Les savoureux dialogues et l'humour pour le moins corrosif d'April permettent

cependant à l'intrigue de ne pas s'enliser dans le drame. Avec cet assortiment insoupçonné, ce roman se taille une place enviable dans l'univers de la littérature québécoise contemporaine et n'a, ainsi, rien à envier aux œuvres de d'autres écrivains contemporains. L'humour et l'ironie caractérisent la plume d'April. Mais aussi faut-il noter une écriture imagée, travaillée et précise, foisonnante d'images et de métaphores sublimes, dans un .style à l'image de l'intrigue.

ARIANE TREMBLAY

NEIL BISSOONDATH
La clameur des ténèbres
Boréal, Montréal
2006, 474 pages

À Omeara, le village où Arun enseigne, les enfants font l'école buissonnière. C'est que les habitants sont pauvres, là-bas, qu'ils ont besoin de toutes les mains disponibles pour travailler aux champs. Seuls ceux qui se sont fait couper les leurs peuvent assister aux cours. Ils les ont perdues à cause des Boys, les révolutionnaires du Sud. Ceux-là viennent parfois au village pour régler quelques comptes. Une fois, ils ont pendu des chiens à la ligne électrique. Parmi les chiens, il y avait un homme. À part cela, ils sont discrets. Ils ne viennent que la nuit, on ne les voit jamais. L'armée leur mène une guerre dont on n'entend que les échos. Un soudain coup de tonnerre en plein après-midi ou un bateau qui brûle au large, sur l'océan. Arun est venu pour aider, pour faire la différence, pour enseigner. Il fait partie des deux pourcent des privilégiés qui n'ont pas connu la pauvreté… Mais, bientôt, il la connaîtra, la misère.

Roman de suspense, *La clameur des ténèbres* s'inscrit dans la lignée des productions engagées de l'auteur. Depuis la parution de son essai *Le marché aux illusions* en 1995, Neil Bissoondath n'a pas relâché ses efforts pour révéler au lecteur politiquement conscient l'imminence des problèmes posés par le multiculturalisme. La présente œuvre est de fait une remise en question du regard occidental sur la guerre civile dans les pays du Tiers-monde. C'est en faisant lentement découvrir à son protagoniste la noirceur d'un monde où la richesse est l'exception et où l'horreur foisonne qu'il révèle au public la sotte naïveté des « bonnes intentions » occidentales. Dans le récit, celui qui était venu pour enseigner est instruit. À l'instar du jeune instituteur accablé d'impuissance, le lecteur vient à réaliser que personne en ce monde, pas même lui, n'est innocent.

Bissoondath nous dévoile le panorama de ce monde lointain sans se presser, au gré d'un rythme lent, mais pourtant captivant, dont lui seul semble avoir le secret. Le non-dit murmure clair, chez lui ; et ce qui luit, là-bas dans l'ombre, on est sûr de l'avoir vu.

DOMINIC LAFLAMME

FULVIO CACCIA
Le secret
Triptyque, Montréal,
2006, 217 pages

Fulvio Caccia est d'origine italienne, il vit maintenant à Paris, mais c'est à Montréal, au début des années 1980, qu'il a amorcé sa carrière littéraire. En 1994, il a obtenu, pour *Aknos*, le prix du Gouverneur général du Canada, catégorie poésie, un genre qui lui a d'ailleurs permis de se forger une juste notoriété. Caccia appartient cependant à ces gens de plume qui enfilent divers sentiers. Son roman, *Le secret*, est le troisième volet d'un triptyque qui a débuté en 2004 avec *La ligne gothique*, suivi en 2005 de *La coïncidence*. Il n'est cependant pas nécessaire d'avoir lu ces précédents ouvrages pour apprécier la conclusion de cette trilogie déroutante.

L'intrigue du *Secret* se développe entièrement autour d'un mystérieux manuscrit rédigé par le narrateur de l'histoire : William Crollolanza. Au grand dam de cet écrivain débutant, le mauvais sort s'acharne sur tous ceux qui s'intéressent d'une quelconque façon à son projet d'écriture. Au fil des pages, le héros et le lecteur se retrouvent devant une même question : pourquoi ? Quand l'une des protagonistes plagie un chapitre de ce fameux manuscrit, la teneur du document nous semble bien anodine…

Caccia joue avec brio sur les registres de la confusion, sans pour autant décourager le lecteur rapidement harponné par le côté insaisissable de la situation. Ainsi, tandis qu'un écrivain célèbre rédige une préface élogieuse du manuscrit et qu'un éditeur de renom le qualifie d'impubliable, une lectrice exaltée le défend, au péril de sa vie, et une autre refuse de le rendre à son propriétaire, de crainte qu'il le fasse disparaître. « On ne détruit pas un tel manuscrit, comme on ne jette pas le pain » (p. 87), s'écrie-t-elle, offusquée. Il faut avouer qu'à cet instant il serait bien tentant d'échanger le livre de Caccia contre celui de son héros. Mais enfin, pensons-nous, qu'est-ce que ce pauvre type désenchanté a écrit de si déterminant ?

Vers la fin du livre, un nouveau narrateur projette une ombre inquiétante sur notre lecture. Comme les phares d'une voiture, des bribes d'explications transpercent le brouillard qui enveloppe le roman. Nous réalisons alors que ce *secret* que nous avons tant cherché à découvrir se terre ailleurs. Dans le lien implicite, sans doute, qui unit depuis toujours auteur et lecteur dans une même quête identitaire.

GINETTE BERNATCHEZ

ALAIN CLICHE
Accro vinyle
Notre-Dame-des-Neiges, Trois-Pistoles
2006, 233 pages

Premier roman d'Alain Cliche, qui fut disc jockey dans la région de Québec, *Accro vinyle* raconte la passion d'un homme, peut-être le double de l'auteur, pour la musique. Le héros narrateur, quarantenaire, fréquente assidûment les marchés aux puces, les sous-sols d'église, les ventes de garage ou de déménagement, sac au dos, à la recherche de disques vinyle pour enrichir sa collection de quelques milliers de pièces. Il lui faut toutefois jouer d'astuce, développer toutes sortes de trucs pour avoir accès, le premier, à ces trésors, car d'autres, aussi passionnés que lui, multiplie aussi les efforts pour entrer en possession du disque convoité, souvent depuis longtemps. Il décrit la fébrilité qui l'anime l'attente de l'ouverture des portes de ce qui est pour lui un véritable événement, et nous fait part de cette presque folie qui l'envahit devant une boite de vieux disques : « Je cours devant une rangée de tables, encombrées d'objets de

toutes sortes et arrive devant les boîtes. Je saute sur une caisse en essayant de bloquer l'accès à celle d'à côté. J'essaie de recouvrir toutes les caisses. Mes doigts prennent le relais et font la course à obstacles avec les pochettes, passant un disque à la seconde ». La découverte d'un album rare est toujours prétexte pour le héros de remonter dans ses souvenirs, d'enfance, d'adolescence ou de jeune adulte. C'est ainsi, par exemple, que la pièce *Kung-Fu Fighting* de Carl Douglas lui rappelle une visite chez le disquaire alors qu'il avait 11 ou 12 ans et sa longue hésitation entre ce disque et Hit *The Road Jack* des Stampeders (p. 19-20), fournissant même les raisons de son choix : il était alors fasciné par les arts martiaux et avait créé une chorégraphie sur la musique de Douglas qu'il avait présenté sur la scène de l'école. C'est ainsi qu'il revit encore ses premières amours, des rencontres entre amis, une journée d'école pour le moins mouvementée, une fête, un party, où drogues dures et pot circulent librement, un voyage à New York, occasion d'un véritable « trip »…

Ces rappels, ces nombreux retours dans le passé, plus ou moins récent, permettent au romancier de transcender la simple anecdote et aux lecteurs de découvrir un personnage pour le moins étrange, bizarre même, à l'humour un peu cynique, qui jette un regard parfois caustique sur la société. Il déplore, par exemple, la multiplication des mendiants et des sans-abris, dans les grandes villes où ils sont exposés à la puanteur et aux gaz carboniques. Il dénonce le sort réservé à des milliers de travailleurs qui, telles des fourmis, s'entassent dans des tours à bureaux, véritables « manufactures en hauteur » inhumaines, où « la vitesse de la chaîne de montage est régie par des écrans et des claviers » (p. 69), contribuant ainsi à user l'homme de l'intérieur, ce qui paraît moins. Ce « déferlement de gens dont la vie intérieure et sort de la compagnie ne font qu'un » lui « rappelle que le travail est dangereux » (*ibid.*). Lui ne vit que pour la musique, qui, souvent, le rend profondément nostalgique. D'où son mépris pour le disque compact, sans personnalité et sans qualité. La musique est, pour lui, un grand panorama : « Elle nous emmène ailleurs, dans un monde meilleur auquel nous aspirons tant » (p. 221), « elle bouleverse la mémoire » (p. 223), « pénètre les plaies de l'âme » (p. 225).

Roman sans prétention, écrit dans une langue qui, parfois, nous fait grincer des dents par l'abus de termes anglais, *Accro vinyle* témoigne d'une connaissance encyclopédique de l'auteur pour la musique de tous genres (à l'exception de la musique classique et de la musique des boîtes à chanson). Il saura assurément plaire à des mordus comme lui, qui ont suivi l'évolution de divers groupes qui ont marqué les genres et sous-genres.

AURÉLIEN BOIVIN

NORMAND CORBEIL
Ma reine
Boréal, Montréal
2006, 160 pages

Simon Le Bris se confie : le démon de midi l'a terrassé. Il livre son témoignage, le dépose dans ce carnet, ce journal, en le destinant à un lecteur précis et, d'avance, interpellé : « Jeune homme qui me lit ». D'une couverture à l'autre et d'une écriture légère, le narrateur livre ses souvenirs d'un désir.

La quarantaine avancée, il rencontre Stella, une jeune fille superbe de 21 ans. Ce journaliste et professeur quasi quinquagénaire ne perd bien sûr pas de temps : vite, il vénère ce trésor de chair et de sexe, il s'entiche, puis se complaît dans ce qui lui semble être l'amour. Il est embarqué, pris au piège de son propre désir et ça lui plaît. Mais le carnet, le roman, commence alors que le narrateur s'avoue presque vaincu, alors qu'il anticipe déjà la fin de la liaison. Ce voyeur, « obsédé imaginatif », « asocial […] assoiffé de société », et jaloux se remémore alors cette histoire d'amour et de sexe (ou d'amour du sexe ?) en insistant toujours, du début à la fin, sur la sensualité, le haut potentiel de sexualité que génère Stella. En fait, le désir ici ne passe que par le regard de l'homme sur elle, et que par l'apparence de celle-ci. Simon Le Bris l'avoue : elle n'est que surface : « une femme qui surgit, là, tout de go, c'est d'abord quoi ? ne serait-ce qu'en surface ?... Eh bien…, c'est d'abord des surfaces ! c'est d'abord des aspects » (p. 26-27). Sa démarche, ses lèvres, sa peau, son corps passif et consentant, prêt à se soumettre, son nez (qu'elle fera d'ailleurs opérer, au plus grand malheur du narrateur), ses pieds et orteils : tout de son corps est passé au peigne fin du regard de Simon Le Bris. Celui-ci le détaille, contraint son anatomie à une inspection fascinée. Naturellement, Stella est « hypernarcissique », et amoureuse de soleil. Et qu'importe qu'elle soit froide, impatiente, boudeuse, capricieuse et peu cultivée. Elle étudie en administration et vit chez son oncle millionnaire. Elle aime acheter, et qu'on achète pour elle. Quoi ? Mais ce qui coûte cher, pardi ! À coup sûr, elle aime l'argent. C'est une capitaliste écervelée qui chasse la nouveauté : « Elle craint tout ce qui dure, même la joie. Elle veut l'amour, mais elle se connaît un peu, elle a peur de passer *à travers* l'amour. » (p. 101) Bizarrement, tout cela enchante Simon Le Bris, le satisfait, l'émeut, le soumet jusqu'à une certaine souffrance, celle de voir arriver la chute…

Somme toute, cette autobiographie romancée au masculin présente le constat quelque peu attristant de la superficialité : ici, celle de l'homme d'âge mûr qui se donne à l'éphémère comme s'il avait 20 ans, et celle de la femme qui n'existe que dans cet espace fantasmé par l'homme. Certes, rien de bien nouveau ni de réjouissant…

GABRIEL LAVERDIÈRE

FRANÇOIS X CÔTÉ
Slash
VLB éditeur, Montréal
2006, 141 pages

Il est quelque peu étonnant que *Slash* (quel titre !) ait mérité à son auteur, François X Côté, le prix Robert-Cliche 2006. D'accord, ce prix est réservé aux écrivains de la relève qui publient un premier roman. Il a permis, jusqu'ici, de découvrir de beaux talents, comme Gaétan Brulotte, Madeleine Monette, Christyne Brouillet, Robert Lalonde, qui ont réussi, par la suite, une riche carrière d'écrivain, parce que, entre autres, ils savent raconter une histoire et jouer avec les émotions. Celle de François X Côté était pourtant prometteuse. Son héros est victime d'un terrible accident dans sa tendre enfance : un soir d'hiver, à Baie-Comeau, alors qu'il s'amusait dans un fort qu'il avait construit avec son frère et quelques amis, le destin, implacable, frappe : un chasse-neige passe et lui arrache bras et jambes, le réduisant ainsi à l'état de tronc. Voilà qui explique la première phrase du roman : « Écrire est l'art des hommes troncs » (p. 15). C'est vraiment ce à quoi le jeune homme se livrera, à l'écriture, comme à des béquilles, incapable, comme les autres enfants de son âge, de pratiquer un sport quelconque et de se démarquer, si ce n'est comme arbitre. Heureusement, il lui reste son imaginaire, qu'il meublera de fantasmes de toutes sortes, lui qui ne pourra plus jamais vivre comme les autres. Et ce sont ces fantasmes qu'il livre, sans pudeur aucune, à ses lecteurs, sans toutefois leur permettre d'y croire vraiment.

Ce qui nuit, à mon avis, à cette histoire, c'est un manque d'émotions. Pourtant le sujet s'y prêtait bien. Il manque aussi à ce roman une certaine cohérence, des liens, des précisions, ici et là susceptibles d'éclairer la démarche de l'écrivain en herbe à qui

Côté a confié la narration. Ce n'est pas si évident que le jeune écrivain puise dans son imaginaire et invente son histoire. Autrement, comment parviendrait-il, par exemple, à se déplacer, lui qui n'aura accès à un fauteuil roulant que plus tard ? Ce n'est qu'à la fin que l'on apprend qu'il a hérité de prothèses, peu après son accident, comme le prouve ce passage : « Sept bons mois dans cette chambre d'hôpital. Ça me manquait, tiens. Six de coma après la réanimation. Les salauds en ont même profité pour me reposer des bras et des jambes. Et ça semble être du cheap. Il y a trop d'artères à déboucher au Québec pour que la Régie ait les moyens de me financer un vrai tuning » (p. 131). Pourquoi cette charge contre ceux qui ont voulu l'aider ? Voilà qui est pour le moins difficile de comprendre… Si François X Côté veut poursuivre dans l'écriture, – il faut dire qu'il écrit bien –, il lui faudra se préoccuper davantage de son lecteur et être plus cohérent.

AURÉLIEN BOIVIN

ANGELA COZEA
Interruptions définitives
Héliotrope, Montréal
2006, 202 pages

Benjaminienne de la meilleure eau, Angela Cozea s'est surtout fait connaître par de brillants essais comme le *Petit traîté du beau à l'usage des mélancoliques* (2002) et *L'énigme thérapeutique au cœur de la philosophie* (2004). La voici qui change de sujet, en apparence du moins : elle nous livre un émouvant récit autobiographique de sa vie en Roumanie au temps de Ceaucescu. Cozea, qui enseigne à l'université de Toronto, développe sous nos yeux sa « méthode de survivre » dans cet air lourd de mensonges, de trahisons, de règlements absurdes. Pour elle, il s'agissait de se créer une vie parallèle qu'il fallait réinventer chaque jour et la réajuster sans arrêt. Ce texte parle surtout des femmes, devenues extrêmement vulnérables par des politiques répressives. Ainsi, dans l'un des pays les plus pauvres de l'Europe de l'Est où il fallait lutter pour survivre physiquement, où tout manquait, où tout se négociait par le troc, la venue au monde d'un enfant pouvait signifier la fin d'études, la fin du rêve d'une carrière, la fin d'une vie. Dès l'interdiction de l'avortement en clinique, des infirmières œuvrent dans la clandestinité, dans des conditions révoltantes, à peine imaginables. Mais Cozea décrit l'horreur sans broncher, avec un courage et une constance admirables, tout comme elle le fait pour les joies éphémères et les douceurs qu'elle se procure de haute lutte, comme son mariage sans lendemain. Un livre sans regard nostalgique (peut-on regretter d'avoir quitté l'enfer ?) qui aurait relégué ce texte dans la catégorie de la littérature « migrante ». Pour la narratrice, une seule issue possible : obtenir la permission de rejoindre ses parents qui avaient quitté Bucarest pour la Grèce d'abord, le Canada ensuite. Quand le douanier roumain demande si elle a des bijoux à déclarer, Cozea lui montre son alliance brisée. Il y jette un regard dédaigneux. Il ne sait pas que cette femme, avec ses deux valises, a rompu tous les liens avec son pays d'origine, depuis longtemps.

Interruptions définitives aurait pu devenir un texte sur l'injustice, la méchanceté, la déraison humaines. Or, Cozea n'accuse personne : chaque pays fait son propre malheur, à chacun de voir comment s'en sortir. Pour elle, c'est l'exil ; elle a eu de la chance. Et elle l'apprécie, à chaque instant. Ce livre est moins un acte pour neutraliser des souvenirs que la révélation de la sagesse et de la sérénité, exemplaires pour ceux et celles qui gémissent ici sur leur sort alors qu'ils ont la liberté de choisir leur vie.

HANS-JÜRGEN GREIF

DOMINIQUE DEMERS
Pour rallumer les étoiles
Québec Amérique, Montréal
2006, 381 pages
(Collection « Tous continents »)

Dominique Demers est une écrivaine de grand talent qui sait conquérir son lectorat, tant les jeunes que les adultes, avec des romans captivants, passionnants, émouvants, car elle possède l'art non seulement de raconter une histoire mais encore de le faire partager. On se souvient, entre autres, de ses romans *Pari*, *Marie-Tempête* et *Maïna*, de ses séries pour jeune public « Charlotte », « Alexis » et « Marie-Lune ». L'héroïne, qui donne son titre à cette dernière série, a grandi et est devenue femme, dans *Pour rallumer les étoiles*. Un drame, un terrible drame est survenu dans sa vie : à quinze ans, elle a donné son bébé en adoption, après que le père, jeune lui aussi, ait renoncé à ses droits, avant de suicider. Même si, depuis plusieurs années, elle vit en harmonie avec Jean, un vétérinaire, Marie-Lune est malheureuse. Non seulement regrette-t-elle cette décision, mais elle est incapable d'avoir un autre enfant : « Dans les brouillards d'un vieux sentiment de culpabilité profondément incrusté, elle avait l'impression que si son ventre restait tristement vide, c'est parce que le sort, la vie, le destin ou quelque puissance divine ou secrète la punissait d'avoir abandonné un petit garçon de quatorze jours dans les bras d'une autre femme » (p. 95). Ce drame, elle l'a raconté, en le maquillant, dans un roman qu'elle a publié, au début de la trentaine, et qui a fait un tabac auprès des jeunes et moins jeunes, comme le prouve un tirage de plus de 50 000 exemplaires. Cette correctrice rattachée aux éditions L'achilée-mille feuille souhaitait ainsi « faire le deuil du passé pour enfin rallumer les étoiles » (p. 179). Car, elle l'a déjà écrit dans son roman : « *Les grands sapins ne meurent pas. Ils restent toujours droits. Ils rient des tempêtes et se moquent du vent* » (p. 13). Rien n'est toutefois facile, surtout que son compagnon vient d'accepter de diriger un projet pilote de zoothérapie infantile (p. 66) et est attaché aux enfants. Lectrice-reviseure pour le compte des éditions L'achillée mille-feuille, elle vit sur le bord d'un lac dans la région des Laurentides, incapable d'oublier. Un jour, elle accepte la présidence d'honneur d'un concours organisé à l'intention des élèves du secondaire à qui l'on demande d'écrire une lettre à leur écrivain préféré. C'est au cours de ces rencontres que sa vie bascule.

Cette première histoire alterne avec une autre histoire, racontée en alternance, dans les chapitres pairs, qui met le lecteur en présence d'un adolescent de seize ans, Gabriel Veilleux, mal dans sa peau dans sa famille d'adoption, qui, un jour, décide d'entreprendre des recherches sur ses origines, incapable de vivre plus longtemps avec une telle blessure. Il croise sur sa route une compagne de classe, Emmanuelle Bisson, qu'il surnomme la « princesse chiante », et qui sera appelée à jouer un rôle important dans cette histoire destinée, elle aussi, à « rallumer les étoiles ». Gardons-nous de dévoiler la fin…

Toute empreinte de réalisme et d'émotions, *Pour rallumer les étoiles* est une histoire intense, bouleversante qui ne laissera personne indifférent, tant la douleur est vive mais porteuse d'espoir. « C'est du Dominique Demers », comme on dit « C'est du Michel Tremblay ». Si les émotions des deux protagonistes sont souvent à fleur de peau, la romancière sait échapper au pathos, grâce à la richesse de son imaginaire et à la beauté de son écriture. Vivement une autre histoire de cette qualité !

AURÉLIEN BOIVIN

IRINA EGLI
Terre salée
Boréal, Montréal
2006, 248 pages

L'auteure, qui vit à Montréal, est née à Bucarest et travaillait comme scénariste, réalisatrice et animatrice en Roumanie. Son premier roman, rédigé en français, nous transporte à Constantza, sur la côte de Dobroudja, dans un lieu pour nous inconnu, entre endroits malfamés et mosquées. Si la Mer Noire est à proximité, les tons de gris dominent autant que cette odeur de kébab. L'auteure a d'ailleurs privilégié des matériaux qui évoquent cette couleur (cendres, métal, mercure, tôle) souvent associée à la dépression, la tristesse, la solitude et le désarroi qui caractérisent les personnages principaux (et secondaires aussi) de *Terre salée*.

Anda surnomme son père, Alexandru, le « Chevalier à la Triste Figure ». Elle « séduit » son père, qui la convoite, la désire et la possède. L'empoisonnement d'Iuga, un « suicide assisté », scellera, en quelque sorte, leur relation d'inceste. La mère d'Anda, Véra, par son silence, se fait complice de la relation d'amour interdit entre sa fille et son mari et souffre du manque d'amour de la part de son époux, mais surtout de sa fille. Le père outrepasse sa convoitise envers sa fille quelque peu manipulatrice et il trahit doublement sa femme avec une maîtresse, Ioana, une actrice se « désintégrant » dans les personnages qu'elle incarne au théâtre. Mais Alexandru lui préfère sans doute sa fille puisqu'il brûle toutes les lettres d'Ioana, et qu'il attend toujours son retour lorsqu'elle se tourne vers d'autres hommes, dont Iuga. Ce dernier diffère des autres amants : la curiosité de ce fétichiste motivera le père et la fille à l'empoisonner. Dès lors, ce cadavre modifiera leur relation, une version moderne du drame œdipien.

Comme le narrateur le souligne, les noms des personnages principaux commencent tous par « A ». Ahoe, poète ivrogne, assume avec Alexandru la direction d'une bande œuvrant dans le trafic de mercure. Ahoe sert parfois d'exutoire à Anda, tout comme Anton, professeur de littérature comparée qui tente de savoir pourquoi Socrate a bu la ciguë. Les relations d'Anda avec ces deux héros entraînent un certain mal-être chez Alexandru, qui semble torturé par les tromperies de sa fille. Tous ces « A » sont liés à Anda par un amour dont la qualité diffère selon la fonction qu'Anda fait assumer à ces « prétendants », en partie grâce à ses yeux verts ensorceleurs.

Si le regard d'un personnage pèse sur un autre, les dialogues sans fioritures, directs et incisifs, témoignent de non-dits tout aussi lourds. Le silence rend l'atmosphère oppressante… et propice aux drames. Les personnages sont plongés dans leurs pensées – livrés aux affres de leurs émotions parfois inavouables – ou dans l'observation pure et simple de l'environnement et de ceux qui les entourent, comme Sonia, la tante d'Alexandru, qui s'est donnée aux marins dans sa jeunesse, pour payer ses études. Cette femme au passé lourd de secrets se fait à son tour complice de la relation d'amour impossible entre Alexandru et sa fille, par son silence…, malgré son regard pénétrant de femme qui sait tout. Le passé de cette femme n'est par ailleurs relaté que vers la fin du roman et aurait gagné à être connu du lecteur dans les premiers chapitres. C'est notre seule petite réserve à propos de ce premier roman d'une auteure dont la force d'écriture est indéniable. Son talent se révèle dans sa manière bien à elle de camper les personnages dont la solitude et les drames sont évoqués avec une étonnante économie de mots qui confère au récit une certaine froideur très efficace ; ne s'agit-il pas là d'une évocation des masques des personnages qui cachent leur souffrance et leurs véritables émotions ?

Les thèmes de l'attente (surtout amoureuse) et de l'errance (physique et morale) de même que celui de l'empoisonnement (trafic de mercure, empoisonnement d'Iuga, de Socrate, etc.) poussent le lecteur à déduire que l'existence des personnages est littéralement « empoisonnée » par leurs actes et les secrets qu'ils portent derrière leur masque d'indifférence. Sinon, comment expliquer cette culpabilité plus ou moins avouée, sous forme d'un questionnement récurrent ? Anda demande plus d'une fois : « Dieu est-il bon ? » alors qu'Alexandru fait part, à quelques reprises, de ses craintes face à la mort… Œdipe ne s'est-il pas lui-même infligé une terrible punition ?

NADIA TANGORRA

FRANÇOIS DÉSALLIERS
Un été en banlieue
Québec Amérique, Montréal
2006, 335 pages

Après avoir décrit l'univers du Café Mollo dans *L'homme-café*, François Désalliers, avec son quatrième roman, élargit ses horizons et s'attaque maintenant à l'entité sociale de la banlieue, qui devient le théâtre d'une comédie où huit personnages voient leur vie basculer après une rencontre d'amateurs de cinéma.

Une petite annonce dans un journal suffit à convaincre Rémi, Vincent, Chanel, Nadine, Alain, France et Lucie de se rendre dans le sous-sol de Jean Turcotte pour visionner des films. Chacun apporte sa vidéocassette et, à la suite d'une brève discussion, le groupe passe au vote. Les choix de films diversifiés révèlent bien les différences marquées qui existent entre les personnages réunis pour l'occasion. Le résultat est explosif et, dès le lendemain, leur vie se dérègle. Le désir est au rendez-vous entre ces quatre hommes et ces quatre femmes et leurs pulsions prennent le dessus, menant à des relations fort différentes. Et, bien sûr, la rencontre hebdomadaire du mardi soir chez Turcotte devient un rituel que le groupe attend impatiemment.

La comédie, qui tend vers le drame à plusieurs reprises, est sauvée par la plume de Désalliers qui, d'hyberboles en caricatures, parvient à préserver l'humour dans le texte.

Bien ancré dans la société contemporaine – on y fait allusion à la guerre en Irak aussi bien qu'à *Loft Story* – *Un été en banlieue* soulève la question de la culture populaire en opposition à une culture plus élitiste. Le choix de films le montre bien, en allant du cinéma de répertoire aux films à succès en passant par les films pornographiques. De plus, le discours de Lucie est marquant. Cette jeune fille très cultivée s'insurge à plusieurs reprises contre la déculturation des Québécois qui délaissent la littérature et les autres arts pour la télévision et le *Journal de Montréal*. Le roman de Désalliers vise peut-être l'unification de ces deux cultures en étant lui-même une sorte d'amalgame : il présente une histoire simple dans une écriture claire mais parsemée d'intertextualité et riche en allusions à l'histoire littéraire.

Les lieux impersonnels se multiplient dans cette banlieue anonyme du Québec. Peut-être faut-il les mettre en relation avec le prologue et l'épilogue qui se font écho et se répondent : entre le prologue anonyme et la réponse de l'épilogue, Désalliers réussit à caractériser et à faire vivre la petite ville de son roman de même qu'à nous faire croire à ses personnages du début à la fin. Il faut reconnaître en ce jeune auteur l'inventivité et l'originalité d'un écrivain de talent.

STÉPHANE LARIVÉE

FRÉDÉRICK DURAND
Au carrefour des 3 éclipses
Les Éditions JCL, Chicoutimi
2006, 271 pages

À l'aube de la trentaine, Frédérick Durand présente une feuille de route exceptionnelle. Après un apprentissage accéléré en littérature jeunesse, il signe maintenant des romans grand public qui confirment une maîtrise efficace de l'écriture. Son dernier livre, *Au carrefour des 3 éclipses*, provient d'un croisement réussi entre le polar et le roman historique.

Montréal, 1895, les mœurs journalistiques… Francis Chevrier a dix-sept ans, il habite le petit village de Champlain. À sa sortie du collège, il est invité à suivre son oncle Jacob dans la Métropole, afin d'apprendre le métier de reporter. Cet oncle dirige *Le Renouveau*, un quotidien d'esprit libéral qui s'oppose au conservatisme de ses concurrents. Dans l'intention d'initier son neveu aux ficelles du métier, Jacob lui attribue comme mentor Pierre Langevin, un mauvais garçon repenti, qui consolide une prometteuse carrière de journaliste en écrivant des articles *poivrés*. Langevin, à peine plus âgé que son élève, compose avec celui-ci un tandem dynamique, qui nous rappelle les duos *dépareillés* rencontrés au cinéma. En voulant « traiter des grands problèmes sociaux qui passionnent les lecteurs » (p. 66), les deux reporters s'engagent dans une aventure périlleuse, fertile en rebondissements.

Dans son roman, Durand transpose à la fin du XIXe siècle des sujets abordés périodiquement dans la presse contemporaine inceste, suicide, homosexualité… Évidemment, ces questions brûlantes n'appartiennent pas qu'à « notre » époque, mais, en ce temps-là, elles relevaient pratiquement du tabou. En les resituant dans un contexte différent, l'auteur sollicite notre curiosité, établit un lien privilégié avec le lecteur.

Durand témoigne d'un souci d'exactitude permanent dans sa reconstitution historique. Cette méticulosité évidente lui permet de traduire avec justesse l'ambiance de l'époque, un peu à la manière de Caleb Carr dans son roman *L'aliéniste*. Le « vraisemblable » trouve sa source dans ce volet historique. Les tribulations des deux compères versent parfois dans l'énormité et la perspective adoptée est désinvolte, mais la structure du roman obéit parfaitement aux lois du genre. *Au carrefour des 3 éclipses* est avant tout un roman d'intrigue policière. En nous tenant en haleine jusqu'à la fin il remplit tout à fait ses promesses.

GINETTE BERNATCHEZ

NICOLAS FARGUES
J'étais derrière toi
P. O. L, Paris
2006, 224 pages

Nicolas Fargues présente, dans *J'étais derrière toi*, son cinquième roman, le long monologue d'un homme sans problèmes, père de deux enfants, en couple depuis 10 ans et qui, semblant voguer sur le cours tranquille d'une « vie de moine », trébuche néanmoins en raison d'une infidélité commise avec une « chanteuse de passage ». La révélation de cet écart fait imploser le couple et plonge le narrateur dans un tourbillon de souffrance.

Le choc de la déchirure amoureuse a tôt fait de transformer la vie de couple en un affrontement long et humiliant entre la culpabilité lâche du narrateur et la cruauté d'Alexandrine. L'adoration de l'un laisse le champ libre à la plus vile manifestation de la haine et de la violence de l'autre, de cette conjointe blessée, enragée. Que ce soit par les regards, les mots ou même les coups, Alex fait exploser sa douleur avec sauvagerie alors que l'homme infidèle se laisse, lui, écraser sous le poids du mépris. Ce duo entre masochisme et sadisme tangue autour d'un abysse apparemment infranchissable. À son tour, Alex connaîra elle aussi une aventure, avec une homme de Kodong : la vengeance est totale et le narrateur, défait. Celui-ci prendra une pause, prendra l'air jusqu'en Italie où il fera la connaissance, par pur hasard, d'une jolie jeune femme, Alice – le narrateur nous fera d'ailleurs l'honneur d'une description détaillée de celle-ci –, étudiante en neuropsychologie et lectrice de Beigbedder, Neruda, Prévert. Cette expérience aura pour le trentenaire français l'apparence d'un renouveau ou, mieux, d'un retour au passé, à sa jeunesse (après dix ans avec Alex, le narrateur s'amourache de cette autre femme de dix ans sa cadette).

Bien que ce roman s'inscrive dans le courant apparemment contemporain de l'autobiographie romancée (et de l'insistance d'un regard incessamment tourné vers soi et ses affects), il n'en relate pas moins une histoire archiconnue : l'adultère, la querelle du couple trentenaire, la renaissance d'un nouveau désir grâce à une rencontre exotique. Cette longue narration au *je* a ceci de particulier qu'elle affirme sa nature monologique par plusieurs digressions narratives et marques de l'oralité : des expressions du registre populaire français comme *nana*, *mec*, *balèze*, *black*, *top*, *morfler*, *médocs*, *cinoche*, *gossbo*, etc. Certains passages feront certes sourciller par leur machisme (lorsque, par exemple, le narrateur fait la louange de « l'authentique esprit mâle de compétition » des « mecs » italiens, p. 78). Or, on peut souligner l'appréciable nuance du personnage narrateur (tiraillé entre macho et homme rose, entre certitude et incertitude) dont la quête le mène à prendre le risque de la confession, de l'épanchement, du dévoilement intime afin de, peut-être, transcender cette « douleur inédite » de l'amour brisé.

GABRIEL LAVERDIÈRE

ALICE FERNEY
Les autres
Actes sud, Arles
2006, 531 pages

Les autres est le sixième roman de cette auteure française célébrée par la critique, entre autres pour son magnifique – gracieux et dépouillé, nu – *Grâce et dénuement* (Actes sud, 1997), et pour l'original et lucide *Conversation amoureuse* (Actes sud, 2000). Je suis cette auteure depuis quelque temps déjà, et j'aime chez elle l'acuité des réflexions, ce regard sur la vie et les êtres qui sait saisir les nuances de ce que l'on ressent tous, mais que peut d'entre nous arrivent à exprimer. Voilà bien ce qu'elle nous offre dans son dernier roman.

Les autres est un roman à nul autre pareil, bien écrit, à la fois simple et poétique, qui s'intéresse à l'image de soi et à la façon dont cette image est perçue par autrui.

L'intrigue est somme toute assez simple. Des membres d'une famille, leur conjoint et des amis sont réunis pour souligner l'anniversaire du cadet, Théo, qui célèbre ses vingt ans. Au cours de la soirée, Niels, le fils aîné, propose à tous de jouer à un jeu de société intitulé *Caractères*, qui les convie à une expérience psychologique au cours de laquelle ils seront amenés à livrer leur opinion par rapport à différents aspects de la vie (image de soi, amour, argent, valeurs, etc.) et à livrer, du même coup, l'opinion qu'ils se font de l'un ou l'autre convive, en lien avec la question à laquelle ils doivent eux-mêmes répondre. Si je résume : chacun y dit un peu qui il est et voit si les autres le perçoivent effectivement ainsi.

En lisant les instructions de ce jeu que Niels a offert en cadeau à Théo – que tous savent pourtant peu féru des jeux – tous entrevoient immédiatement les possibilités de conflits, d'écueils, de frustration, de blessures d'*ego*. On tergiverse un temps, on exprime plus ou moins ses réticences, on dit ses peurs, mais tous finissent par jouer. Et, bien évidemment, cela ne se passe pas sans heurts et des révélations

inattendues, des secrets de famille insoupçonnés se pointent dans le détour.

Les autres pose ces questions : qu'est-ce que les autres pensent de nous ? quel contrôle avons-nous sur ces perceptions ? sommes-nous différents quand nous sommes en présence d'autres personnes, quand nous ne sommes pas seuls avec nous-mêmes ? et, surtout, peut-on *tout* dire aux autres ? Voilà bien des questions que nous nous sommes tous posées au moins une fois dans notre vie…

On lit donc ce roman de Ferney avec grand intérêt, pour le contenu réflexif qu'on y trouve, mais aussi pour l'extraordinaire originalité de sa forme, le roman se faisant tour à tour journal intime, pièce de théâtre, puis récit narratif (il y a trois parties dans ce roman : « Choses pensées » – « Choses dites » – « Choses rapportées ». C'est un pur bonheur de voir les changements de focalisation, tous réussis et harmonieux, de ce roman qui en comporte en fait trois. On traverse cette histoire, en la lisant trois fois plutôt qu'une, comme un détective avide et content de trouver d'autres indices par rapport à ces personnages… qui sont tous, oui, à leur façon, des personnages. Les 531 pages en paraissent à peine 200, tant on est absorbé. Chapeau !

CHANTALE GINGRAS

MARIE-SISSI LABRÈCHE
La lune dans un HLM
Boréal, Montréal
2006, 251 pages

Depuis *Borderline*, son premier roman paru en 2000, Marie-Sissi Labrèche joue les funambules avec bonheur sur la ligne brisée de l'autofiction. Avec *La lune dans un HLM*, elle redéfinit le genre en adoptant une approche narrative bicéphale.

À vingt-trois ans, Léa travaille dans un Wal-Mart et aspire à devenir « la plus grande peintre que la terre ait portée ! » (p. 24). Or, le décès de sa grand-mère lui rogne les ailes sur-le-champ. À son corps défendant, elle réalise qu'elle doit prendre la place de l'aïeule aux côtés de sa mère, qui souffre de psychose. Léa abandonne son logement, son emploi, diffère ses rêves de grandeur et emménage avec sa mère dans un HLM, qu'elle surnomme *L'infection*. Hormis le secours aléatoire des « Pages blanches » De l'annuaire téléphonique et un *squeegee* qui s'accroche à ses basques, Léa ne peut compter que sur elle-même. D'évidence, en cherchant à sauver sa mère, elle semble destinée à sombrer dans la démence avec elle.

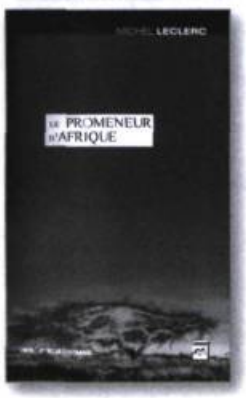
En empruntant au genre épistolaire, en intercalant entre les passages fictifs du roman des lettres adressées à sa propre mère, Labrèche introduit *sa* version autobiographique de l'histoire. Ces pages émouvantes, moins baroques que la fiction, nuancent les rapports éprouvants qu'elle entretient avec *Elle* ainsi nommée en épigraphe. La création d'un *alter ego* sans mesure Léa permet à l'auteure de fixer les balises du lien puissant qui l'unit à sa mère-enfant. Elle fait ainsi de ce roman exutoire un récit universel qui nous confronte aux sentiments ambivalents alimentés par l'enfance. Car, en dehors de la folie, il y a l'amour filial. Cet amour impérissable qui réclame son tribut d'abnégation.

Labrèche marie une plume colorée à un style nerveux. Elle cultive une autodérision excédée, sur un ton râpeux souvent empreint d'une franchise naïve. On sent bien qu'elle évolue sur le fil du rasoir, mais la rancune n'empoisonne jamais sa vulnérabilité. En la réconciliant avec l'irréconciliable, l'acuité de l'acte d'écrire lui donne des ailes.

L'autofiction demeure une forme littéraire particulièrement prisée de ceux qui en ont à découdre avec la vie. Avec *La lune dans un HLM*, Labrèche souhaite clore une trilogie qui expose sans pudeur le désordre mental. Son âme inquiète parviendra-t-elle à vibrer au son d'une autre musique ?

GINETTE BERNATCHEZ

MICHEL LECLERC
Le promeneur d'Afrique
Hurtubise HMH, Montréal
2006, 196 pages
(Collection « América »)



Déjà connu comme poète – il a publié sept recueils aux Écrits des Forges, à l'Hexagone et au Noroît –, Michel Leclerc signe, avec *Le promeneur d'Afrique*, son premier roman. L'intrigue raconte l'histoire d'un homme, Charles V., coopérant comme l'auteur, qui a passé du temps en Afrique, qui a beaucoup voyagé, mais qui a, un jour, décidé de renoncer au continent noir, qu'il dit ne pas aimer et où il se sent profondément malheureux. Ce qu'il ignore, c'est que, maintenant installé au Québec, avec sa femme, il a laissé un enfant au Burkina Fasso, une petite fille née à la suite d'une aventure sans lendemain avec Fatou, qui, dix ans plus tard, lui révèle par lettre l'existence de Yéri, une fillette d'une dizaine d'années. Désireux de confirmer sa paternité, il se rend en Afrique d'où il rapporte un morceau de linge taché du sang de la fillette qu'il confie à un laboratoire montréalais tout en se soumettant lui aussi à un test d'ADN. Les résultats sont concluants mais la fillette a été contaminée par une seringue, lors d'une récente visite au dispensaire de son village. Elle est porteuse du VIH. Charles V. retourne donc en Afrique et convainc la mère d'accompagner sa fille au Québec où elle pourra être soignée. Il les installe, à l'insu de sa femme, dans son chalet de Frelighsburg, non loin de Sherbrooke, où il pourra confier la malade à des médecins compétents. Sans dévoiler toute l'intrigue, disons seulement que ce séjour sera perturbé et que la mère et la fille devront retourner dans leur village du Sahel, auprès de médecins démunis pour affronter une telle maladie dont profitent sans scrupule de véritables bandits. Après avoir perdu son épouse, Charles V. parviendra-t-il à rétablir une certaine justice ?

L'histoire, rapportée en 48 chapitres, est divisée en trois parties inégales (« L'appel », « Le retour » et « L'exil ») et n'est pas sans intérêt. Leclerc sait raconter une histoire, dans une langue juste, précise, de grande qualité, qui flirte souvent avec la poésie. Il sait aussi soulever les émotions, lui qui, conseiller en affaires internationales, a souvent été mis en contact avec cette Afrique dramatique, douloureuse, émouvante. Il a voulu, avec *Le promeneur d'Afrique*, sensibiliser ses lecteurs aux problèmes de plusieurs pays africains, ce Tiers-Monde que les dirigeants oublient trop souvent, tels des laissés-pour-compte, bien installés dans leur monde d'abondance et d'égoïsme.

AURÉLIEN BOIVIN

LINDA LEROUX
Un kaléidoscope au cœur
Éditions Vents d'Ouest, Gatineau
2006, 175 pages

Avec son premier roman, Linda Leroux nous fait complice de son imagination débridée. Le lecteur entre sans tarder dans la vie de Lisa, serveuse au très branché bar-restaurant *Le Chaperon rouge*. Elle voit ses habitudes contemplatives chamboulées par d'aveuglantes hallucinations de couleurs qui bouleversent toutes ses actions. Chaque couleur lui rend visite et cette succession de teintes rend la jeune femme de plus en plus anxieuse. Sa colocataire, parapsychologue à ses heures, tente de la guider dans ce délire. À mesure que passent les jours, Lisa assiste, impuissante, au défilement des coloris qui l'assaille du réveil au coucher. Cependant,

de par leur signification cosmique, ces couleurs l'entraînent dans un tourbillon d'émotions aussi contradictoires que subites. C'est toutefois dans cette tourmente que s'amorce la remise en question de ses agissements et de sa personnalité. Lorsqu'elle aura fait le tour du cercle chromatique et ainsi de toutes les possibilités de sa personne émotionnelle, la jeune femme se sentira enfin apaisée.

Bien que la romancière amorce son histoire dans l'impulsivité la plus totale et attire ainsi l'attention, elle perd quelque peu ses lecteurs dans le délire de son héroïne. La frontière entre l'hallucination du personnage et la littérature fantastique est plutôt difficile à tracer. On comprend *mal ce qui se passe et, quand on finit par* saisir, on reste sur sa faim, car ce n'est là que la remise en question d'une femme qui, sous des apparences calmes, poursuit sa trentaine troublée. Malgré tout, l'écriture elle-même de Leroux a quelque chose de rafraîchissant. En effet, pour représenter au maximum la démesure, l'auteure déploie un impressionnant éventail métaphorique qui renvoie bien des clichés au rancart et qui nous permet de nous glisser entre les mains d'une folie momentanée.

ARIANE OUIMET

JONATHAN LITTELL
Les Bienveillantes
Gallimard, Paris
2006, 903 pages

L'événement littéraire de l'automne, en France, aura été le succès d'un roman ambitieux de Jonathan Littell, un Américain écrivant en français : *Les Bienveillantes*. 40 ans après Robert Merle (*La mort est mon métier*, 1952), Littell met en scène un personnage qui raconte sa participation à la Shoah, en tant qu'officier SS durant la Seconde Guerre mondiale. Maximilien Aue, le narrateur, est un Allemand qui a grandi en France et qui, après de la défaite allemande, échappe au sort des haut gradés SS en se fabriquant une nouvelle identité française. Bien des années plus tard, l'homme vieillissant qu'il est devenu entreprend d'écrire ses mémoires de guerre.

Homme rangé depuis longtemps, fabriquant de la dentelle, vivant une vie sans histoire en France depuis la fin de la guerre, Aue annonce son projet dès les premières pages : raconter sa guerre, non pas pour se justifier auprès de ses lecteurs (parce qu'il souhaite être lu), mais pour lui-même. Et il les prévient : « vous devriez quand même pouvoir vous dire que ce que j'ai fait, vous l'auriez fait aussi » (p. 26). Juriste de formation, lettré, cultivé, Aue ouvre son récit en interpellant ses « Frères humains », à la manière de Villon, et le referme en évoquant « Les Bienveillantes » d'Eschyle. Entre les deux, il raconte la guerre allemande sur le front de l'Est (le Caucase, l'Ukraine, la Russie), et surtout le début de la mise en place de la Solution finale, c'est-à-dire l'extermination des Juifs (mais aussi des bolcheviques, des Tsiganes, des handicapés mentaux). Aue lui-même, travaillant plutôt pour la SD (les renseignements de la SS), est rarement appelé à tuer directement. Après une blessure à Stalingrad et une période de repos, il est envoyé en inspection dans *les camps de concentration, travaillant* à la demande d'Himmler à augmenter la force de travail des prisonniers, nécessaire à l'effort de guerre allemand, avant qu'ils soient, de toute façon, éliminés. C'est sans doute la partie la plus cynique du roman, la où Aue ne se pose plus de questions sur la nature de son travail, agissant en fonctionnaire consciencieux, tentant d'améliorer le sort des prisonniers pour qu'ils puissent travailler, mais sans jamais remettre en question la nécessité de leur mort à venir, pour le bien du Reich. Autour de lui, des personnages lui diront l'absurdité de ce nettoyage ethnique, et lui-même trouve souvent horrible ce qu'il voit et ce qu'il aide à accomplir, mais jamais il ne doute du bien-fondé du génocide auquel il participe.

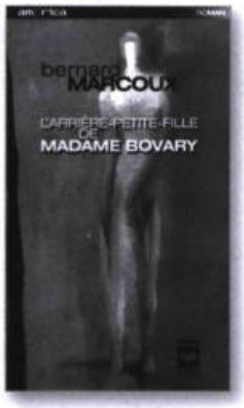
Les Bienveillantes est donc un roman dur, souvent cru dans ses descriptions, désespérant dans son réalisme, troublant dans sa vision de l'humanité. Le narrateur, s'il n'est guère sympathique, n'est pas non plus le monstre auquel on s'attendrait et c'est peut-être ce qui est le plus dérangeant ; si on ne s'attache pas à lui, on le suit néanmoins avec intérêt, dans son parcours militaire ascendant comme dans sa vie privée perturbée : homosexuel dans un régime qui punissait cette orientation de mort, amoureux de sa propre sœur, détestant sa mère et idéalisant son père disparu, il semble trouver une sorte de salut au service du régime nazi. Et ce n'est que dans ses rêves que les doutes surgissent comme ce rêve éveillé où sa sœur lui dit : « En tuant les Juifs, nous avons voulu nous tuer nous-mêmes, tuer le Juif en nous » (p. 801). Ce serait la leçon de ce roman : la folie des hommes leur viendrait d'un haine incompréhensible de leur propre humanité.

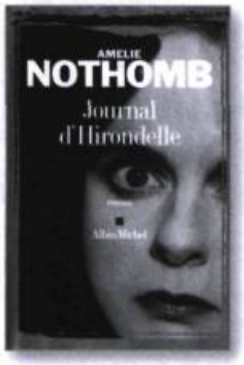
GILLES PERRON

JACQUES MARCHAND
Un petit gros au bal des taciturnes
Fides, Montréal
2006, 212 pages

Le titre est attirant. La page de couverture aussi. Qui sont ces garçons et que vont-ils danser au bal des taciturnes ? Mais voilà, le bal n'est pas une fête. C'est quasi un cauchemar pour Jacques le solitaire de voir débarquer chez lui son frère Léo, la cinquantaine amochée par les déboires familiaux, amoureux et financiers. Il s'y installe là avec son affreux bouledogue, à se faire servir comme à l'hôtel, le temps de cuver sa peine d'amour, de soigner sa déprime et de se refaire une santé. Celui *qui est ainsi envahi et squatté, c'est le* petit frère taciturne, un écrivain méconnu, sans envergure, plutôt terne et blasé, un adepte de la simplicité volontaire, qui vit en ermite dans une conciergerie sans âme d'une banlieue tranquille.

Les deux hommes, le petit et le gros, vont cohabiter pendant dix longues semaines. Le gros prend toute la place et le petit s'écrase. Encore. Parce que c'est l'histoire de leur vie ensemble. Le gros a toujours pris le meilleur et laissé les miettes à l'autre. Le petit Jacques s'écrase ainsi parce que voilà son rôle dans la famille. Il est le gentil, le doux, le tendre, le fragile, le compréhensif, l'attentionné. Il est celui de qui on abuse parce qu'il se laisse faire. Léo, c'est l'aîné, le gros, le trop, l'excessif, le parvenu, le superficiel et l'égoïste aussi. C'est normal qu'il ait la meilleure place : il est si gigantesque dans tout ce qu'il fait !





Ces deux hommes sont des contraires qui s'attirent comme des aimants. Le petit et le gros vont danser ensemble au bal des souvenirs parce qu'ils sont frères tout simplement. Ils ont une même origine, ils ont une mémoire commune et des liens de sang indissociables. Ces liens sont si forts qu'ils ne peuvent refuser de danser l'un avec l'autre. Voilà la morale de cette histoire !

Le récit est raconté à la première personne par Jacques, l'écrivain effacé, qui lui-même s'efface pour donner le premier rôle à Léo, comme il se doit. L'écriture est convenue, sentencieuse parfois. Elle est cependant attendrissante par moments. Mais, dans l'ensemble, c'est un roman assez banal qui laisse peu de traces.

CÉLINE CYR

BERNARD MARCOUX
L'arrière petite-fille de Madame Bovary
Hurtubise, Montréal
2006, 332 pages
(Collection « América »)

En quoi Béatrice se rapproche-t-elle de Madame Bovary ? Tout comme Emma, Béatrice attend un chamboulement dans sa vie : « Au fond de son âme, cependant, elle attendait un événement [...] à son réveil, elle l'espérait pour la journée », lisons-nous dans *Madame Bovary* de Gustave Flaubert. Emma attend un événement qui lui permettrait de vivre, au sens fort du terme, passionnément, absolument. Béatrice est aussi dans l'attente de quelque chose de grand, de fort : « [...] elle avait senti au plus profond d'elle-même ce goût de nouveau départ, comme un oiseau ouvrant toutes grandes ses ailes. » Bien que mariée à Laurent, Béatrice ressent le vide de son existence. Aucune étincelle. Aucun pétillement. Plus aucune relation sexuelle conjugale. Sentiment de solitude, de frustration : « Non, elle n'est pas malheureuse, mais elle a oublié ses rêves, ses exigences, elle a oublié l'amour, elle passe à côté de la vie ». Laurent est obligé de partir pour son travail. Béatrice se retrouve seule. C'est un nouveau départ pour elle, une nouvelle chance de vivre pleinement. Elle rencontre Charles Sormany, un homme qui la fascine aussitôt et la subjugue au plus profond de son être. Béatrice s'embrase et retrouve l'ardeur de sa jeunesse à trente-huit ans. Le désir est fulgurant ; la passion, dévorante. Tels Adam et Ève, « ils ont gagné la vie tout court, la passion, ce vent qui se lève soudain en nous, qui nous emporte, nous entraîne, nous bouleverse ».

Mais Béatrice diffère d'Emma, dans le sens où la relation passionnelle répond à toutes les attentes et à l'espoir de vivre encore la force du désir, malgré tout l'éphémère de la relation.

L'arrière petite-fille de Madame Bovary, ou un véritable hymne à l'amour passionnel et au sexe, est un roman qui offre de magnifiques pages sur les beautés et l'intensité de l'échange amoureux. Une belle leçon de vie ressort du livre : profiter de la vie avant qu'il ne soit trop tard ou *carpe diem* !

CANDY HOFFMAN

AMÉLIE NOTHOMB
Journal d'Hirondelle
Éditions Albin Michel, Paris
2006, 136 pages

Avec *Journal d'Hirondelle*, son quinzième roman, Amélie Nothomb ajoute un autre protagoniste à sa galerie de personnages anormaux, tordus, tortueux et torturants. Encore une fois – cela est vrai pour *tous* ses romans –, elle propose une trame narrative originale, étonnante, et on se demande même un peu comment elle fait, comment elle arrive autant à se *renouveler*. Le lecteur est toujours emballé, quand il lit Nothomb, de se voir plongé dans une histoire qui comporte une trame originale et de réels ressorts narratifs – c'est une auteure qui n'en a pas que pour la forme et le style, mais qui sait bien l'importance de développer une intrigue. Ainsi, à travers les publications de cet automne, la voix de Nothomb résonne encore d'assez belle façon.

Un peu comme dans son roman précédent, *Acide sulfurique*, où la télé (et la société) en venait à éliminer des quidams pour le simple plaisir du divertissement, la volonté de vaincre l'ennui, dans *Journal d'Hirondelle*, la société et le trop-plein de stimulations sensorielles qu'elle produit amènent le personnage principal, Urbain (le bien-nommé), à se désensibiliser progressivement de façon inquiétante. En fait, après s'être complètement abîmé dans l'empire des sens, à s'y abreuver avidement de musique, d'odeurs, d'images, de textures, de goûts, Urbain finit par ne plus RIEN ressentir, jusqu'à ce qu'il tombe sur cet album de Radiohead, *Amnesiac* (beau clin d'œil ici, pour lui qui a « oublié » la stimulation des sens et ne sait plus désormais comment vibrer...).

Cet album, qui deviendra la seule stimulation qui le fera encore réagir, le portera vers les excès, puisqu'il se met à souhaiter vivre d'autres sensations du même type, d'autres « états seconds » qui lui font oublier à quel point l'ordinaire du quotidien est devenu pour lui fade, insignifiant, presque repoussant. Et, comme si c'était logique, comme si l'un appelait l'autre, plus il écoute *Amnesiac* et plus un métier qu'on lui suggère, par un étonnant hasard, devient irrésistible, essentiel, incontournable. Urbain deviendra tueur à gages et opérera avec un troublant sang-froid. L'émotion, la sensation d'enlever la vie à des quidams dont il ne sait rien le fera vivre au-delà de ses espérances, il y puisera une jouissance au propre comme au figuré qui le fera se sentir vivant. Tout se place dans sa vie, paradoxalement, il trouve le bonheur et l'équilibre en devenant assassin... jusqu'à ce qu'il tombe sur le journal d'Hirondelle. Et là, je me tais, chers lecteurs, pour ne pas gâcher votre plaisir.

Car plaisir il y a à traverser ce roman atypique, à découvrir les pensées de ce salaud de la pire espèce, à constater l'inhumanité de ce personnage nocif à souhait. Et il y a, çà et là, des phrases-chocs, des images percutantes qui nous poussent à réfléchir à notre propre sensibilité, par rapport à la vie en général et à la vie des autres en particulier. On se questionne sur sa propre soif d'émotions, souvent fortes, sur la recherche du Plaisir, et sur le besoin constant de la nouveauté, qui marquent trop souvent notre époque. Sur le besoin d'être sur-stimulé, au point de repousser sans cesse les limites.

Comme juste avant dans *Acide sulfurique*, Nothomb pointe encore ici de belle façon une faille béante de notre société ô combien imparfaite. On traverse son roman le sourire aux lèvres... « malsainement content » malgré tout de vivre par procuration l'interdit que s'autorise sans remords Urbain. Plus les pages se tournent, et plus on est forcé d'admettre... qu'on est tous un peu – oh ! un tout petit peu – Urbain.

À lire, donc, comme une sorte d'*Orange mécanique* qui ébranle et fascine à la fois.

CHANTALE GINGRAS

ALAIN RAIMBAULT
Roman et Anna
Editions Hurtubise HMH, Montréal
2006, 189 pages
(Collection « América »)

Deux êtres solitaires, murés dans la peur du regard de l'autre, dans le dégoût de soi-même, dans le silence de la honte. Violence et automutilation, physiques et morales ... « Le démon est intérieur » (p. 18).

Roman, ancien footballeur de haut niveau en Roumanie, est exilé à Halifax

à cause de la guerre. Il travaille dans un musée. Il ne parle à personne. Il confine dans son for intérieur les troublants secrets de sa jeunesse roumaine. Anna a des origines amérindiennes. Elle a enfin terminé ses séances de laser, qui ont fait disparaître la tache de lin qu'elle avait au visage. Une nouvelle vie pour elle ? Un nouvel espoir en tout cas vient poindre dans sa vie, qui a été jusqu'ici volontairement cachée dans des ténèbres. Pour commencer sa nouvelle vie, elle va s'inscrire à un cours de dessin, pour essayer de capter sa beauté à travers le corps de l'autre.

Jamais ces deux exilés ne se sont rencontrés, bien qu'ils soient voisins. Retranchés dans leur mutisme.

Roman goûte lui aussi à l'art. Il se livre à des essais artistiques dans sa maison, seul. Anna le regarde depuis chez elle. Elle se résout à aller le voir et à aller même jusqu'à lui offrir ses cheveux pour l'une de ses compositions. Leur hypothétique histoire d'amour va avorter. Aucun d'eux n'est près à entrer dans la vie de l'autre, présentant chacun de leur côté la souffrance de l'autre.

Au cours de dessin, Anna s'aperçoit que le modèle nu qu'elle doit dessiner n'est autre que son voisin. L'autre modèle est Vanessa, une fille aux muscles sculptés, qui ne laisse pas Anna indifférente. Anna veut amorcer un nouveau départ et par là même tomber amoureuse. Vanessa se prête parfaitement aux attentes d'Anna. Elle ne sait pas que sa compagne a été laide. Anna accepte alors sa nouvelle identité, sans tache, propre, lavée de toute laideur. Cette deuxième tentative d'histoire d'amour est aussi un échec. Mais cette fois, avec l'aide de Roman, Anna est décidée à se venger de sa compagne, qui lui a caché une autre liaison. La vengeance sera l'ultime lien entre Roman et Anna.

Alain Raimbault suggère la solitude de Roman et Anna par un travail de la syntaxe. Le lecteur entre de plain pied dans la narration, dans une phrase déjà commencée. Aucun point, aucun arrêt ne vient ralentir la narration, aucune conscience extérieure pour venir troubler la solitude. Aucune construction, ni de la phrase, ni de la vie des deux héros. La syntaxe est laissée à elle-même, autosurvivante, agonique comme peut l'être Roman après sa mutilation choc du tout début du roman. Cependant, la syntaxe dévoile ses vérités : elle se construit de manière normée au moment même où Anna et Roman entrent en contact. Cette réalité syntaxique n'a de réalité qu'entre eux, elle n'a pas cour avec les autres personnages.

Alain Raimbault manipule à merveille le fond et la forme et nous explose la vie d'individus bannis d'eux-mêmes et de leur propre estime. Le roman se terminera comme il a commencé : avec la même violence fulgurante.

ELSA RIOUALL

LOUIS-BERNARD ROBITAILLE
Long Beach
Denoël, Paris
2006, 351 pages

Jusqu'au premier tiers, ce roman semble rien de plus qu'un divertissement au ton guilleret, avec une bonne dose de cynisme à l'égard de la culture américaine en général et du monde universitaire en particulier, un *remake* des textes de David Lodge. Puis, toujours sur le même ton badin, un orage se dessine. Il deviendra une tornade. Le seul actif d'Anthony Terreblanche, est une œuvre culte, *Before the End*, titre emblématique pour les malheurs qui s'abattant sur son auteur. Car le romancier à la réputation sulfureuse anime les ateliers d'écriture de la *Giovanni Caboto University* (GCU) jusqu'au jour où, il ne sait pas trop comment, la police trouve sur le disque dur de son ordinateur des images porno qui révéleraient ses penchants pour la pédophilie. Qui lui a tendu ce piège ? Démis de ses fonctions, Terreblanche se réfugie dans un appartement sordide à Long Beach, sur la côte est américaine, en attendant que le voile soit levé sur le mystère. Il y rédige le récit de sa vie qu'il destine à l'enquêteur de la GCU. Là, Terreblanche révèle que sa vie à été celle d'un imposteur du meilleur cru : son roman est en fait la réécriture du manuscrit qu'un Américain rencontré à Varsovie lui a laissé. L'existence entière de notre romancier n'est qu'une suite ininterrompue de faux-fuyants ; ses conquêtes amoureuses n'ont pas de lendemain, ses relations avec des collègues (surtout les femmes) s'avèrent néfastes.

Un protagoniste qui célèbre le Vide ? Pas si vite. Il sème des zéphyrs, mais récolte une tempête qui l'emportera, reconnaissant trop tard ses erreurs de parcours. C'est le saltimbanque sur un fil de fer ; un coup de vent lui arrache le balancier ; il tombe et meurt. Son château de cartes, édifié avec soin et, surtout, avec une intelligence remarquable, résiste jusqu'au moment où le diable entre en scène sous le déguisement d'une collègue linguiste, ancienne *dominatrix*, qui lui livre un duel sur le mode d'un menuet dont sa victime connaît bien les règles, sauf une (que je ne révélerai pas). C'est cette partie d'escrime qui nous rend le personnage de Terreblanche si attachant : sur les pistes superposées de sa vie, compliquées à souhait, dans ce labyrinthe semé d'embûches, il s'y retrouve, il justifie sa vie, envers et contre toute rectitude politique ou morale. C'est un Lafcadio sur le retour, amusant dans sa dépravation, dont le seul acte gratuit, contrairement au personnage de Gide, lui sera fatal. Un Don Juan qui tombe une fois dans le piège de l'amour. Mais je viens de révéler le début du dénouement...

Un roman divertissant, amusant, bien écrit, bien construit. Plaisir de lecture assuré.

HANS-JÜRGEN GREIF

JOSÉ SARAMAGO
La lucidité
Traduit du portugais
par Geneviève Leibrich
Seuil, Paris, 2006, 355 pages

En 1997, Jose Saramago (Prix Nobel de littérature, 1998) avait publié le roman *L'aveuglement*, une fable terrifiante dans laquelle une épidémie de cécité ébranle les fondements même d'un État sans nom, avec des personnages anonymes, parqués dans un asile de fous. Violences, viols, cruauté : l'homme était réduit à la condition animale, sauf une femme qui n'avait pas été atteinte de « la peste blanche ». Dans ce nouveau roman (à vrai dire, le titre en portugais parle clairement d'un « essai », comme ce fut le cas dans *L'aveuglement*), une nouvelle peste s'abat sur Lisbonne (p. 104 ; cette fois, le Portugal est nommé expressément) : 83 % des électeurs ont remis un bulletin blanc lors d'élections municipales. Le gouvernement de cet État démocratique, croyant à une immense conspiration, est pris de panique, se retire de la capitale, déclare l'état de siège, ce qui lui laisse les mains libres de faire ce que bon lui semble pour trouver à tout prix l'origine de cet acte. Un délateur pointe du doigt la femme de l'ophtalmologue, le ministre de l'Intérieur ordonne une enquête, menée par un commissaire et deux autres policiers. Cependant, le commissaire se rend vite compte que le gouvernement cherche un bouc émissaire : dès qu'elle sera identifiée, c'est la femme qui remplira ce rôle, et la population de la ville se chargera de lui régler son compte. Mauvais calcul : la ville est solidaire, pacifique. Pire, le commissaire comprend les machinations du gouvernement. Il sera assassiné, tout comme la femme.

Dans une entrevue récente, publiée le 26 octobre 2006 par le *Nouvel Observateur*, Saramago, qui a adhéré au Parti

communiste dès 1959, dénonce la charade qu'est tout système démocratique. Il y dit : « Les démocraties occidentales ne sont que les façades politiques du pouvoir économique. [...] Les démocraties sont gérées par des pouvoirs qui ne sont pas démocratiques. Le Fonds monétaire international est-il une institution démocratique ? Non. L'Organisation mondiale du Commerce ? Non. [...] Il n'y a pas de démocratie, seulement une apparence de démocratie. Quant aux médias, ils sont la propriété des grandes entreprises, des banques. Nous vivons dans un simulacre. Si nous voulons la vraie démocratie, il faut l'inventer. » Dans *La lucidité*, le Premier Ministre limoge ses ministres de la Culture, de la Justice, de l'Intérieur pour maintenir un semblant d'autorité gouvernementale. En réalité, il fait du pays une nouvelle dictature. Et Saramago, avec une clairvoyance effrayante, déroule devant nous ce polar qui se joue partout en Occident : impossible de nier la logique du récit, la tension à la limite du supportable, la vérité qui se dessine derrière cette toile d'araignée, tissée chaque jour par des individus cyniques, mus par la soif du pouvoir. Ce sont des psychopathes déguisés en politiciens qui « ne veulent que le bien du peuple ». Ils méprisent la Loi, ils piétinent les droits de l'individu, ils se cachent derrière le paravent de ce qu'on appelle la démocratie. À 84 ans, Saramago pourrait cultiver un jardin plus serein. Au lieu de cela, il dénonce l'hypocrisie institutionnalisée. Ses lecteurs doivent avoir les nerfs solides pour recevoir cette leçon de vérité. L'auteur se dit « un citoyen qui parle. Mais parler ne suffit plus. On a peut-être trop parlé. Je crois qu'il est temps maintenant de hurler ».

HANS-JÜRGEN GREIF

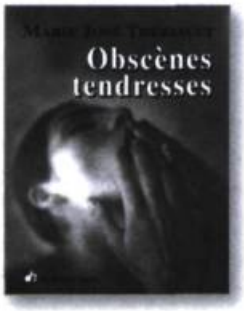
DANIÈLE SIMPSON
Solos
les Éditions Vents d'Ouest, Gatineau
2006, 190 pages
(Collection « Azimuts »)

En signant exceptionnellement un roman pour adultes, Danièle Simpson remporte haut le main le pari toujours risqué de s'adresser à un nouveau lectorat. Dans l'histoire qu'elle nous raconte, trois *solitudes* empruntent le chemin broussailleux de l'introspection afin d'échapper à leur mal-être existentiel. Existentiel ? En fait, ce qualificatif ne s'applique peut-être plus à Léa, décédée dans un accident d'avion et retenue ici-bas par ses regrets. À cheval entre l'au-delà et le monde des vivants, Léa s'agite autour de Gaspard, rencontré quelques années auparavant au moment où elle pratiquait la médecine dans un pays en guerre. Ils se sont aimés, mais l'intensité de cet homme tourmenté et secret effrayait Léa. Elle n'a jamais su s'abandonner tout à fait à cet amour. À la recherche de *sa* vérité, le fantôme de Léa se glisse au cou de Gaspard, *comme un lasso d'air*. Or, la présence imperceptible de cet ange ne lui procure aucun apaisement. Gaspard, de retour au pays, est toujours hanté par ses propres démons nourris des tragédies humaines qu'il recense méthodiquement dans un cahier. Il sera pourtant attiré par une femme qui lui apparaît comme une promesse de renouveau. C'est vers elle qu'il souhaitera orienter son besoin de rédemption. Mais, cette troisième *solitude*, barricadée derrière le doute, saura-t-elle retrouver le goût de l'autre ?

Dans ce roman, l'auteure se livre à une réflexion féconde sur la réhabilitation de l'âme ; un processus lent et délicat qui arrive généralement à son terme dans la douleur. Elle met en scène des personnages denses, nuancés et fondamentalement humains. À l'occasion, ils s'expriment peut-être par aphorismes, mais ces formules surgissent simplement dans la foulée du soliloque intérieur. Le mot *fantôme* qui apparaît sur la quatrième de couverture ne devrait pas décourager les lecteurs peu friands de fantastique ; *Solos* n'appartient pas à ce genre. Léa, qui est le seul personnage à s'exprimer au « je », relance le récit sans entraver l'action. À contrecœur, elle s'effacera en douceur, sans transmettre à qui que ce soit le savoir *que la mort enseigne*.

Ajoutons que ce roman était la partie création d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Sherbrooke l'an dernier.

GINETTE BERNATCHEZ



MARIE-JOSÉ THÉRIAULT
Obscènes tendresses
Les Éditions Le dernier havre, Montréal
2006, 187 pages

Marie-José Thériault a fondé sa propre maison d'édition, Les Éditions du dernier havre, où elle a publié un roman intime, *Obscènes tendresses*, livrant les confidences qu'inspire l'amour dévorant d'une maîtresse pour son amant (qui semble aussi aimer la mère de ses propres enfants). Le lecteur s'immisce dans une sorte de journal de vie où s'estompent les repères spatio-temporels. Le manque de tels repères laisse libre cours aux interprétations et aux explications possibles et multiplie les ambiguïtés et a le mérite de s'adresser à l'intelligence du lecteur. Reste à savoir si cette absence de repères (symboliques) marque l'absence de l'Autre et la perte de soi dans une passion aveugle ou s'il s'agit plutôt d'un effet de style…

Le roman se divise en cinq parties, dont les sections (datées ou non), de longueurs inégales, dévoilent les pensées spontanées et intimes de l'a(i)mante qui, au fil des saisons, cherche à « recréer [son amant] sans cesse par l'écrit. [Lui] donner vie et substance à travers le temps et l'espace » (p. 82), mais dans un temps presque infini – attente toujours trop longue pour celle qui espère voir ou entendre son amant, pendant des mois (années non indiquées) – et dans un espace fini, inconnu du lecteur, ou illimité – dans la pièce d'une maison, quelque part, voyages imaginaires, réels, imaginaires ou oniriques, pour contrer l'absence de l'autre…

Que le lecteur ne s'y méprenne pas : les saisons correspondent davantage à la naissance (au printemps), l'évolution, le déclin et la « mort » (hiver) d'un amour impossible d'une durée de quatre ans : « J'ai mis comme ça quatre ans à faire monter et descendre la marée d'un homme sur ma vie, chaque fois bien entendu je trouvais des coquillages nouveaux, une autre plage, chaque fois » (p. 26). Les dates ne correspondent pas à ces saisons plutôt symboliques.

Au début du roman, cette femme semble vivre une passion surtout charnelle. Aux prises avec des désirs « à faire rougir le marquis de Sade » (p. 30), elle affirme être prête à subir la volonté de l'autre et s'offre comme un pur objet à l'autre : « Me voici chienne à tes pieds, tu peux me vendre ou me prêter, graver tes initiales à l'intérieur de ma cuisse, commande, je suis sans volonté, il n'est question ici que de t'obéir » (p. 15). Elle espère et attend la venue de son amant, un coup de fil de sa part… Aux lettres enfiévrées, écrites en « tu », se succèdent des lettres où l'utilisation du « vous » accuse un effet de distanciation et témoigne d'une distance réelle entre deux corps dont les fusions seront de plus en plus rares et relèveront davantage de l'imaginaire. L'amante n'ajoute plus la date dans l'entête de ses lettres : « Il n'est plus nécessaire de dater mes lettres, car c'est la seule et même lettre que je vous écris depuis le début, cette longue liste de pensées que je vous consacre » (p. 126). Elle est bientôt pleine de cet homme, qui a tout eu d'elle, et est persuadée que, à sa mort, « *on m'ouvrira le corps et on te trouvera en moi, partout* » (en italique dans le texte).

Le récit de l'auteure est parsemé de quelques perles d'expressions (« JE T'AIME

capitalement », « sadéens édens ») et de phrases poignantes de vérités (« Dans la *vraie* vie, le bonheur n'est qu'une parenthèse entre deux souffrances », p. 54), sans oublier les nombreuses références littéraires, parfois surprenantes, qui témoigne des connaissances approfondies de l'auteure en ce domaine. Mais l'histoire relatée n'est pas nouvelle : pensons à ce roman d'Annie Ernaux intitulé *Passion simple* (une autre femme qui attend son amant, marié, dont elle ignore presque tout) ou encore à certains romans de Marguerite Duras, qui fait l'objet d'un court commentaire dans *Obscènes tendresses* et à qui le narrateur fait allusion à quelques reprises. Outre une connaissance littéraire non négligeable, une séduisante écriture – mais pas toujours égale (sauts de niveau de langue) – et une honnête tentative de mise en mots de certaines émotions amoureuses chez cette femme qui vit constamment dans l'attente, il s'agit là, à mon humble avis, d'une « copie » des romans de Duras…

NADIA TANGORRA

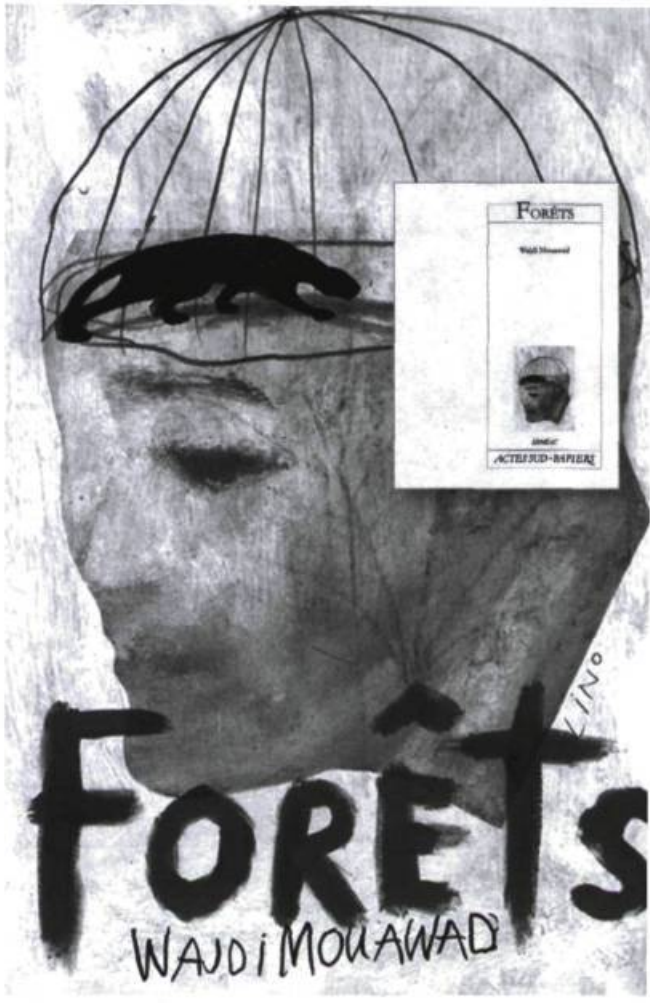
THÉÂTRE

WAJDI MOUAWAD
Forêts
Leméac / Arles Actes Sud, Montréal
2006, 109 pages
(collection « Papiers »)

Dépassé par sa propre réputation (il a refusé, entre autres distinctions du milieu, le Molière du meilleur auteur francophone en 2005), Wajdi Mouawad avoue avoir eu peur, en écrivant *Incendies* (2003), de répéter bêtement ce qu'il avait déjà dit, six ans plus tôt, en écrivant *Littoral* (1997). En effet, écrit-il dans sa présentation de *Forêts*, « [c]ela ressemblait à un manque d'imagination flagrant puisque sans écrire la même histoire, *Incendies* racontait la même chose que *Littoral*. Alors à quoi bon écrire *Incendies* ? » (p. 7). La question était pertinente, mais la réplique de l'auteur à son propre questionnement déçoit quelque peu. Loin de repenser son discours en profondeur, il s'est simplement contenté de maquiller cette redondance consciente en espérant persuader tout le monde que sa nouvelle pièce ferait partie de « quelque chose » (les guillemets sont ceux de l'auteur) dont *Littoral* deviendrait *a posteriori* la première partie. La question qui se posait pour *Incendies* ne se pose donc plus pour *Forêts*, qui peut dès lors s'agglutiner aux deux autres afin d'augmenter le poids de cet astucieux « quelque chose » qui se passe désormais d'argument réel (héritage, promesse, mais encore ?), l'auteur annonçant de surcroît une quatrième et *dernière partie appelée à venir contredire* tout ce qui l'aura précédée.

À la quête identitaire de l'orphelin Wilfrid (*Littoral*) succédait ainsi le parcours familial embrouillé des jumeaux Jeanne et Simon Marwan (*Incendies*), de même qu'à ces existences migrantes succède ici la généalogie incohérente des personnages de *Forêts*. La représentation débute par une petite fête sur fond de chute du mur de Berlin annonçant la présence de Loup dans le ventre d'Aimée, qui porterait aussi en elle l'embryon mort de son propre jumeau, niché au cœur de son cerveau et accompagné d'une tumeur cancéreuse dont le traitement entraînerait la mort de Loup. Encouragée par ses médecins à se faire avorter pour sauver sa peau, Aimée change d'idée à la suite de la tuerie de l'École polytechnique de Montréal. Quatorze femmes sont mortes, se dit-elle : « Je n'en tuerai pas une quinzième » (p. 27). Mouawad aurait déjà là de quoi écrire deux ou trois tragédies, mais rien de tout cela ne sera développé et l'intérêt suscité ne sera jamais soutenu par l'auteur, lequel semble confondre surenchère avec développement, à telle enseigne qu'il plongera sa pauvre Aimée dans un délire épileptique au cours duquel entrera en scène un certain Lucien, soldat de la Première Guerre mondiale repêché en pleine forêt des Ardennes par trois sœurs qui attendent le retour d'Edmond le girafon parmi les bêtes de zoo qui les accompagnent depuis leur naissance. S'ensuivent les habituelles histoires de guerre, d'inceste, de trahison, d'identités confondues et autres tragédies d'usage. Devant une telle accumulation (la pièce dure près de 4 heures !), on trouvera forcément quelques éléments dignes d'intérêt, mais dont le traitement finira néanmoins par décevoir, comme si tous ces jolis petits quartiers de viande manquaient désespérément d'ossature pour se tenir ensemble.

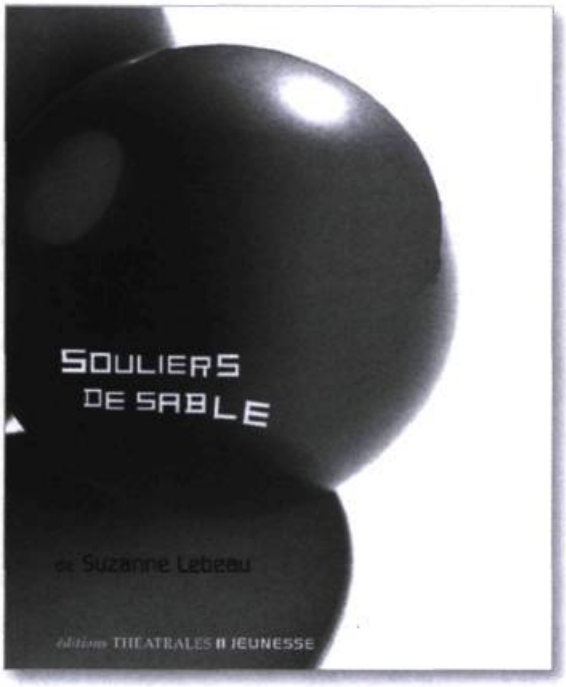
Ce n'est pas que ce soit mauvais, seulement on s'attendrait à beaucoup plus (au sens qualitatif) de la part d'un dramaturge qui n'en est pourtant plus à ses débuts, mais dont l'écriture semble étonnamment manquer d'assurance, tant dans le joual (qui sonne faux) que dans ce style poético-prophétique pompeux qui vient ponctuer la plupart des dialogues : « Aujourd'hui, il s'adresse à toi et tu n'as pas le choix : tu dois casser le fil de nos enfances concassées ou il te fracassera le cœur. Ludivine n'est pas la réponse, mais la clef d'une porte qui te conduira au fond du gouffre » (p. 55). Il reste à espérer que le dernier volet de ce quatuor, *Ciels*, saura racheter ce texte qui se veut tellement profond et complexe qu'il en devient superficiellement abscons. En un mot, ce n'est pas parce qu'une œuvre aborde des sujets graves qu'elle est nécessairement profonde.



DAVID LEBLANC

SUZANNE LEBEAU
Souliers de sable
Leméac, Montréal
2006, 47 pages

Le théâtre jeunesse a rarement la chance d'être publié. Avec *Souliers de sable*, Suzanne Lebeau ajoute un nouveau texte au répertoire de texte de théâtre pour enfants. On y raconte l'histoire d'Élise et Léo, personnages autarciques n'ayant jamais mis le pied à l'extérieur de la maison. Ils ont une routine stricte qui ne change pas, d'une journée à l'autre. « Élise… Tu dors ? C'est toi qui te réveilles toujours la première et qui dis : « Bonjour Léo, tu as bien dormi ? « Et… sans le laisser ouvrir les yeux, tu dis : « Il est temps… de te lever ». Élise et Léo calculent le temps à l'aide d'un sablier qu'ils



doivent retourner à chaque heure. Or, un bon matin, c'est Léo, le petit frère d'Élise qui se lève le premier alors que, habituellement, c'est le contraire qui se produit. Léo veut bien faire les choses et se lève pour faire la surprise à Élise, mais lorsqu'il ouvre la cage pour en libérer leurs deux paires d'espadrilles, celles-ci se mettent à courir et… franchissent la porte. Léo court pour rattraper ses chaussures et quand Élise s'éveille, son petit frère est à l'extérieur, en plein orage. Malgré sa peur, elle sortira, elle aussi, et tentera de convaincre Léo de rentrer à la maison. Mais évidemment, qui sort s'expose aux dangers. Les personnages apprendront à tomber, ils apprendront les épreuves de la vie.

Ce tout petit texte d'à peine 46 pages nous entraîne dans un tout autre univers où la poésie est reine. L'histoire est séparée en douze chapitres, chacun représentant l'écoulement d'un sablier, donc d'une heure. On pourrait croire que les textes de théâtre jeunesse sont simplistes, mais pourtant, l'écriture est soignée et le texte, truffé de belles images poétiques. Un vocabulaire simple, voire sobre est utilisé, ce qui permet aux enfants tout comme aux plus grands d'apprécier le texte. Au moyen de personnages naïfs et candides sont véhiculés des thèmes actuels. Y est abordée la peur de l'inconnu, lorsque Élise hésite, sur le pas de la porte, à aller dehors, dans un endroit qu'elle ne connaît pas et qu'elle croit dangereux. On y parle aussi du plaisir de la découverte que Léo ressent en se rendant dans la nature pour la première fois. Les deux personnages représentent chacun un point de vue différent sur la vie. Élise, à titre d'aînée de la famille, est celle qui avertit du danger, celle qui protège. C'est la gardienne du temps, celle qui régit les activités de la journée de façon sérieuse. Léo ressemble plutôt à un enfant par son insouciance et sa curiosité. Bien sûr, les personnages sont opposés l'un à l'autre et sont un peu stéréotypés, mais on oublie rapidement ce détail grâce à la poésie qui se dégage de l'histoire. Voilà livre à lire, pour soi, pour se rappeler son enfance, ou à donner à un enfant. Quoi de plus touchant que de penser qu'un enfant apprendra à lire avec une histoire dans laquelle les personnages trouvent sous leurs lits des traces de leurs rêves ! « Vérifier si la nuit n'a pas oublié de trace de […] cauchemars ? […] Un verre de lait et un biscuit. Pas de trace de mauvais rêves ».

AUDREY LIZOTTE

LIVRES EN FÊTE !

À noter à l'agenda culturel du printemps 2007
ÉVÉNEMENT LITTÉRAIRE GASPÉSIE–ÎLES-DE-LA-MADELEINE

Livres en fête !, un événement littéraire d'envergure, se déploiera du 23 au 29 avril 2007 en Gaspésie et aux Îles-de-la-Madeleine.

Plus de deux cent cinquante activités se dérouleront au cours de la semaine dans une cinquantaine de municipalités de la région, tant dans le milieu scolaire que dans les librairies, bibliothèques municipales et autres lieux culturels : rencontres d'auteurs, jeux littéraires, animation pour enfants, causeries, spectacles, expositions.

Une vingtaine d'auteurs sont attendus pour des causeries, conférences, lancements de livres, ou ateliers destinés aux jeunes ou/et au grand public.

Notons que Livres en fête! a pour particularité d'être un événement décentralisé comportant à la fois des activités propres à chaque secteur et une programmation à caractère régional tenues dans cinq villes soit Chandler, Gaspé, les Iles-de-la-Madeleine, New Richmond, Sainte-Anne-des-Monts.

La programmation détaillée de **Livres en fête !** sera lancée le 3 avril à Gaspé et alors disponible à l'adresse suivante : www.livresenfete.culturegaspesie.org

Événement littéraire de la Gaspésie et des Îles-de-la-Madeleine
418 534-2830 poste 4 // joseek@globetrotter.net

ALBERTO MANGUEL

La bibliothèque, la nuit

« Manguel est un cas. Et si on en doute, on n'a qu'à lire son dernier livre ou il raconte cette aventure du lecteur en train de construire un nid pour ses livres. [...] L'ombre de Borges ne quitte pas ce livre. »

- Dany Laferrière, *La Presse*

« Rigoureux et vertigineux, vivant et érudit, foisonnant d'histoires, de portraits, de citations et d'anecdotes, ce voyage autour de sa bibliothèque, qui nous promène d'Alexandrie à Internet, est une réflexion sur l'écrit, la lecture, la littérature, mais aussi un regard sur nous-mêmes et notre rapport au monde. Passionnant et instructif. »

- Olivier Le Naire, *L'Express*

« En achevant cet essai, on ne peut s'empêcher de jeter un coup d'œil à ses propres rayonnages, de s'interroger sur leur désordre plus ou moins volontaire et de penser, comme lui, qu'ils portent bon nombre de souvenirs, de passions, de curiosités hasardeuses, mais aussi une forme de consolation. »

- Christine Ferniot, *Lire*

ACTES SUD • LEMÉAC

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

(© Simo Neri)

Je lis, tu lis, nous lisons, ILS LISENT...

par Godelieve De Koninck*

Encore une fois, nos compétences en lecture comme francophones, tant au Québec que hors Québec, sont décortiquées, analysées et, pourrait-on dire, jugées ? Cette fois-ci, nous sommes comparés aux anglophones dans l'ensemble du Canada. Une étude intitulée « Alphabétisme et minorités de langue officielle », réalisée en 2003, mais que nos principaux quotidiens ont récemment découverte, dégage certaines conclusions : nous sommes de moins bons lecteurs (55 % éprouvent des difficultés importantes contre 43 % chez les anglophones), accordons moins de temps à la lecture (un Québécois sur deux ne met pas le nez dans un livre), fréquentons moins les bibliothèques et éprouvons plus de difficultés à comprendre ce que nous lisons. Constat honnête ? Sans doute.

Un élément positif : l'écart entre les deux « solitudes » devient presque inexistant entre les jeunes francophones et anglophones de 16 à 24 ans. Aurions-nous fait du progrès ? Certainement. Aussi, il ne semble pas pertinent de m'attarder à cette comparaison. Nous savons tous que la démocratisation de la lecture comme objet culturel est depuis longtemps instaurée chez les anglophones de même que nous savons très bien que les bibliothèques anglophones sont mieux garnies que les nôtres. Ce qu'il faut, c'est provoquer des améliorations.

Nous voulons ici trouver des explications à ce phénomène pour proposer des solutions. Mais, avant de les traiter, il convient de faire une mise au point : pourquoi se préoccuper d'une telle lacune ? Parce que savoir bien lire, utiliser la lecture quotidiennement de façon efficace est le reflet d'une organisation mentale bien structurée, d'une capacité à réagir à des stimuli de plusieurs ordres et à participer à une société en mouvance constante. Ceci sans parler du plaisir de vivre des expériences enrichissantes de toutes sortes sans avoir à dépenser un sou, expériences qui ont des répercussions sur l'ensemble d'une société capable de s'informer et de réagir aux informations.

Pour proposer une bonne analyse de la problématique, il apparaît nécessaire de situer le phénomène d'une lecture défaillante dans un contexte global pour pouvoir distribuer équitablement les torts, les responsabilités et les actions susceptibles d'initier un changement de comportements. Trois explications aux lacunes observées sont plausibles. Une fois celles-ci établies, des pistes de solutions surgiront plus naturellement.

Un problème de société

Tant et aussi longtemps que notre société ne donnera pas à la lecture une place « publique » au moins aussi grande que celle qui est accordée aux autres activités humaines quotidiennes, la lecture restera un privilège réservé à une élite et une activité mystérieuse et rébarbative pour plusieurs. On parle beaucoup du respect de l'environnement, de la nécessité d'une bonne alimentation, de faire de l'exercice physique, etc. Pourquoi ne pas parler de l'importance de l'activité intellectuelle dont une des principales fonctions est de bien s'informer, de découvrir d'autres univers, d'autres valeurs, de comprendre les grands enjeux sociaux et politiques et, surtout, d'être capables de participer plutôt que de subir ? Après tout, pour réagir, il faut être au courant. La télévision nous dit quoi penser, la lecture respecte notre liberté intellectuelle.

Or, combien d'adultes lisent de façon quotidienne des textes de types différents pour le plaisir de lire ? On dit à nos enfants de lire, mais nous, lisons-nous ? Une première explication : la lecture n'est pas une activité privilégiée dans notre société.

Des pistes de solutions : offrir un accès encore plus facile aux bibliothèques (même si on constate un progrès énorme de ce côté ces dernières années), faire des lectures dans des endroits publics (pourquoi pas dans les centres commerciaux, les résidences pour personnes âgées, etc. ?) pour donner le goût de la lecture et démystifier la littérature, organiser des cercles de lecture, et combien d'autres activités ? Évidemment, il faut investir davantage dans nos bibliothèques scolaires et municipales, accorder de l'accompagnement à ceux et celles qu'il faut apprivoiser, offrir des livres en cadeaux pour induire l'idée qu'il s'agit là d'un bien précieux et enviable. Bref, il faut rendre la lecture et les lieux du livre plus attractifs, tant pour nos jeunes que pour la population en général.

Un problème pédagogique

L'étude déjà citée met en évidence des éléments qui peuvent être intéressants sur le plan pédagogique puisqu'il est évident que c'est ce plan qui doit nous préoccuper plus particulièrement. Quatre domaines ont été privilégiés pour procéder à l'évaluation des compétences en lecture des participants, à savoir la compréhension de textes suivis, la compréhension de textes schématiques, la numératie et la résolution de problèmes. Or, ces compétences sont-elles toutes aussi importantes les unes que les autres ? Ce peut être l'objet de discussions mais il est certain que ce sont des pistes fort intéressantes pour l'enseignement de divers types de lecture, ce qui est déjà un pas en avant. On ne lit pas un roman comme on lit un rapport de physique. Qu'est-ce que cela veut dire, sinon que l'enseignement comme les situations d'apprentissage doivent être différenciés ? Depuis déjà plusieurs années, on propose l'étude de divers types de textes (narratif, descriptif, argumentatif, explicatif, poétique, etc.) illustrés dans des genres différents (roman, conte, éditorial, article de revue scientifique, etc.). La lecture de ces différents textes exige un traitement différent.

Ainsi, avez-vous déjà lu jusqu'au bout les clauses d'une police d'assurance ou la marche à suivre pour l'installation d'un appareil quelconque ? Je dois humblement avouer avoir subi la défaite quelques fois... Pour apprendre à lire correctement ces textes, il faut développer des stratégies et des procédures particulières qui ne sont pas toujours suffisamment enseignées à l'école.

Nous pourrions faire un raisonnement similaire pour les manuels qui sont entre les mains des élèves : leur donnons-nous les outils permettant de les lire de façon plus efficace et rentable ?

Une deuxième explication serait donc que l'enseignement rigoureux d'une lecture « adaptée » aux différents types de textes n'est pas toujours assuré, ce qui décourage parfois les jeunes lecteurs et leur enlève le plaisir de lire.

Des pistes de solutions : accorder plus d'importance à l'enseignement différencié de divers types de textes en prévoyant des textes, des situations, des projets qui mettent en valeur la compréhension et l'appréciation d'un large éventail textuel ; accepter la modernité textuelle et exploiter des textes schématiques, des études scientifiques, des textes dans Internet et ce, dans toutes les disciplines ; guider la lecture lorsque cela s'avère nécessaire ; accorder du temps en classe pour lire ; mettre sur pied des clubs en utilisant des textes de toutes sortes avec pour mission de « vendre » un livre, une revue, un journal, un texte documentaire ; proposer des lectures diverses à la radio scolaire ; avoir toujours un livre à la main pour donner l'exemple à nos jeunes ; inviter des auteurs, des journalistes, des gens passionnés de lecture et d'écriture pour les proposer en modèles et faire partager leur passion aux élèves.

Un problème individuel

Notre société, comme bien d'autres, est constituée d'individus aux intérêts divers, aux capacités diverses, qui ont profité de chances diverses. Un(e) jeune ayant éprouvé des difficultés ou n'ayant tout simplement pas apprécié les lectures scolaires proposées peut facilement mettre cet aspect de son développement de côté. Un(e) autre venant d'un milieu familial où la lecture est inexistante pour diverses raisons ne verra pas la nécessité de s'y adonner.

Mais, de façon plus générale, pourrait-on se poser la question suivante : Qu'est-ce qui explique qu'en tant qu'individu le choix de la lecture ne s'impose pas à quelqu'un : ses valeurs personnelles ? On dépense beaucoup d'argent pour le sport, les voyages, etc., mais pour la lecture, pour le livre, accepte-t-on d'investir suffisamment ? Accorde-t-on une place très (trop ?) grande aux nouvelles technologies dans nos vies qui bouffent énormément de notre temps, un temps volé à la lecture ? Quelle place réservons-nous à la culture en général. Sommes-nous victimes d'une sorte de paresse intellectuelle ? La concurrence de la télévision, de la communication omniprésente (téléphone portable, clavardage, etc.) ne nous empêche-t-elle pas de nous réfugier dans le calme, dans la solitude, dans le silence qu'exige la lecture ?

Troisième explication : nos valeurs, nos choix et nos intérêts individuels nous éloignent souvent d'un rapport familier et quotidien avec la lecture, nous font préférer plusieurs autres formes d'activité en apparence plus importantes, plus satisfaisantes à court terme. La question mérite d'être posée : notre propre manque d'enthousiasme pour la lecture nous empêche-t-il parfois d'entraîner nos élèves vers la découverte d'univers variés et de connaissances infinies que cette activité peut nous apporter ?

Pistes de solutions

Rendre les citoyens et plus particulièrement les responsables familiaux conscients de l'importance de lire par la distribution de dépliants fournissant des suggestions de lecture pour tous les goûts. Étaler publiquement les avantages intellectuels, sociaux et familiaux de la lecture (espaces publicitaires, entrevues avec des passionnés de lecture...).

Pourquoi, à tour de rôle, les membres d'une famille ne seraient-ils pas responsables de faire à table la lecture d'un article de journal relatant une découverte scientifique, un problème social, une aventure spectaculaire ? Se discipliner personnellement et prévoir des moments de calme, où le temps s'arrête pour faire place à la découverte d'univers lointains ou proches, établir des liens significatifs entre une lecture et ses retombées dans notre société ou notre vie quotidienne et se laisser bercer par les mots et leur immense richesse.

Conclusion

L'audace n'est pas un défaut mais bien une qualité. De quoi avons-nous peur ? Pourtant, combien de défis comme société francophone avons-nous relevés avec succès ? Le temps n'est-il pas venu de nous attarder au développement d'une activité intellectuelle qui n'a de limites que celles que nous voudrons bien lui donner ? Nous, enseignants et enseignantes de français, sommes une fois de plus conviés à rendre notre enseignement plus signifiant et stimulant pour tous, à donner à nos élèves le goût de lire. Oui, si nous lisons, ils liront... peut-être.

---

* Orthopédagogue et didacticienne du français.

ERRATUM

Le texte analytique de madame Suzanne-G. Chartrand paru dans le numéro 144, « L'enseignement du français au primaire ne se porte pas mieux en 2005 qu'avant la réforme », aurait dû apparaître dans l'espace de l'AQPF et non sous la rubrique Opinion.